



HAL
open science

“ Ici, on est à la fois élèves et professeurs ” Enquête sur le partenariat de recherche avec les communautés du Tapajós concernées par le projet Poor Land Use, Poor Health (PLUPH).

Nicolas Lechopier

► **To cite this version:**

Nicolas Lechopier. “ Ici, on est à la fois élèves et professeurs ” Enquête sur le partenariat de recherche avec les communautés du Tapajós concernées par le projet Poor Land Use, Poor Health (PLUPH).. 2020. hal-02917770

HAL Id: hal-02917770

<https://hal.science/hal-02917770>

Preprint submitted on 19 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Ici, on est à la fois élèves et professeurs »

Enquête sur le partenariat de recherche avec les communautés du Tapajós concernées par le projet *Poor Land Use, Poor Health* (PLUPH).

Nicolas Lechopier, PhD

Boursier post-doctoral, Santé-CAP, UQAM (2010)

Maître de conférences, Université Lyon1, équipe S2HEP (2011)

Automne 2011

Table des matières

Origine de ce rapport.....	4
Démarche, matériel et méthodes.....	5
L'éthique en équipe.....	5
Problématique « épistémétique ».....	6
Questions directrices de l'enquête.....	10
Méthodologie d'enquête qualitative.....	11
Instruments de collecte et d'organisation des données :.....	11
Sources des données et distribution des acteurs interrogés :.....	12
Sélection des interlocuteurs.....	12
Fiabilité des transcrits.....	12
Éthique et positionnement.....	13
Résultats.....	14
I. Une phénoménologie du Pluph.....	14
1) La recherche comme dispositif cognitif.....	14
Un dispositif de coopération scientifique internationale.....	14
Un dispositif centré sur des objets-problèmes.....	16
Le cas de l'agriculture sans feu.....	17
Interdisciplinarité.....	17
Polyphonie.....	19
Une tension écosanté / éco-épidémiologie.....	20
2) La recherche comme pratique.....	21
Un art d'acquisition.....	21
La recherche comme art de production (plantios).....	23
La recherche et les soins de santé.....	24
3) Conceptions croisées de la recherche (épistémologies).....	25
Deux modèles de la relation de recherche.....	25
Un savoir expert contesté.....	26
Une recherche interventionnelle doit elle nécessairement réussir ?.....	27
II. Attitudes et postures sur le terrain de recherche.....	31
1) Le terrain comme travail et comme expérience.....	31
Les mots du terrain.....	31
Le temps du terrain : semestres vs saisons.....	33
Le terrain comme espace distant.....	34
Un travail qui suppose des compétences et savoir-faire.....	34
La rupture entre attitude naturelle et attitude de collecte.....	36
2) Les relations avec les communautés.....	36
Enjeux éthiques et épistémologiques des postures de chercheurs.....	36
3) Questions de justice et d'équité.....	38
Recrutement et l'inclusion des participants : pourquoi eux ?.....	39
Critiques du processus mixte de sélection des participants.....	40
Les <i>inputs</i> du projet.....	41
« Bénéficiaires » et justice distributive.....	43
La question des aides ancillaires.....	44
III. Motifs, pertinence et diffusion des résultats.....	48
1) Questionnements sur les motifs du projet.....	48
L'objet de la recherche : alignement vs contingences.....	50

2) La restitution des résultats.....	53
Des résultats entre « connaissances » et « bénéfiques ».....	53
Comment procéder ?.....	55
Une situation de conflit d'intérêts ?.....	57
3) Des effets secondaires ... vertueux ?.....	58
Bibliographie.....	59
Annexe : Fiche d'information distribuée aux personnes interrogées.....	62

Origine de ce rapport

Ce rapport ponctue une collaboration qui a son origine dans l'initiative prise par son auteur, alors en post-doc au département de philosophie de l'université de São Paulo (bourse Lavoisier, France) de proposer une rencontre avec le projet « Pluph » (Poor Land Use, Poor Health). À la mi-janvier 2009, alors en route vers Belém pour participer au Forum Mondial « Sciences et Démocratie » avec l'association philosophique *Scientiae Studia* (São Paulo), j'ai été en contact avec le comité de la relève du Cinbiose (Uqam, Montréal) qui m'a permis de prendre contact avec le projet Pluph (auquel certains membres du Cimbiose participent comme co-chercheurs) sur le terrain pendant 3 jours. Une invitation a ensuite été proposée par l'équipe du projet pour participer au 1er workshop du Pluph en mai 2009 à Itaitubá (Pará, Brésil). À cette occasion, un topo sur l'éthique de la recherche a été présenté à l'équipe, suivi de quelques jours de visite des activités de terrain qui m'ont conduit à préparer un article depuis publié.

A la suite de cette première prise de contact, une candidature sur une bourse post-doctorale de Santé CAP (Global Health Research Capacity Strengthening Program) auprès de Marc Lucotte a permis de compléter cette participation. Un projet de recherche a été écrit, initialement destiné à contribuer à une réponse à l'appel à projet lancé début 2010 par le CRDI (Global Health Research Initiative) sur le thème de l'éthique de la recherche en santé mondiale. Finalement, ce projet a pris une forme d'une enquête autonome conduite auprès du Pluph ainsi que deux autres projets Teasdale-Corti en santé mondiale (Trauma Global Health – Guatemala et Renforcement de capacités de recherche sur les maladies infectieuses – Honduras).

Le présent rapport est centré sur le cas du Pluph, qui représente la part la plus conséquente de toute l'enquête. De juin à août 2010, accueilli comme post-doctorant au sein de la partie montréalaise du Pluph (Geotop, Uqam), j'ai conduit des recherches bibliographiques et des entrevues avec l'équipe. Une réunion concernant l'éthique a conclu ce séjour à Montréal, dont le compte-rendu figure en annexe. En septembre 2010, j'ai passé trois semaines sur le terrain avec les chercheurs et conduit une enquête qualitative sur le partenariat de recherche dont les données et résultats sont présentés ici.

Démarche, matériel et méthodes

L'éthique en équipe

L'éthique de la recherche est un champ hétérogène où se mêlent trois perspectives. L'éthique concerne les attitudes, postures et pratiques des chercheurs vis-à-vis de leur recherche et des participants. Elle est nourrie d'expériences et de questionnements quotidiens sur ce qui est approprié, juste, adéquat, etc. L'éthique c'est aussi un régime d'évaluation et de régulation de la recherche et des chercheurs. Ce régime s'appuie sur des lois, codes, normes et est mis en oeuvre par des comités qui rendent des avis à valeur orientatrice et contraignante. L'éthique, c'est enfin un domaine de réflexion qui se charge de décrire les situations problématiques (dilemmes, tensions) et s'efforce de forger des concepts pour conduire une délibération à leur propos.

Au sein du projet Pluph, j'ai été qualifié de « spécialiste en philosophie de l'éthique ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-ce que quelqu'un qui a un diplôme de philosophie dans le domaine de l'épistémologie et l'éthique de la recherche sait mieux que d'autres quelle est la bonne attitude et la bonne posture adopter ? Est-ce quelqu'un qui est là pour contrôler, évaluer ou éventuellement garantir la valeur éthique d'une activité de recherche ? Est-ce quelqu'un capable de questionner la recherche, ses pratiques et son positionnement de façon constructive ? Si l'on ne peut pas répondre de façon définitive à ces questions, le bon positionnement – réclamant une éthique de la recherche en éthique de la recherche ? – est difficile à trouver.

L'enquête présentée ici a été conçue pour être à la fois « descriptive » et « réflexive ». Descriptive, puisqu'elle s'attache à partir des questions que se posent les acteurs de la recherche, c'est-à-dire principalement les chercheurs et les participants. Ont été observées – de façon probablement trop partielle et rapide, on en jugera – des moments de mise en oeuvre de pratiques de recherche liées au Pluph, la vie de l'équipe et les rapports avec les participants. Cette perspective descriptive a été conduite de telle sorte à prendre du champ pour montrer que ces questions et pratiques dessinent un *ethos* plus ou moins cohérent dont le fonctionnement peut être représenté comme une « économie morale », un complexe de valeurs, de représentations et d'affects qui caractérisent un collectif de recherche¹. Comme on va le voir ci-dessous, une telle perspective conduit à prendre l'éthique en un sens très large.

Cette enquête est également « réflexive » non seulement parce qu'elle voudrait apporter une contribution à la réflexion sur le projet, mais aussi parce qu'elle était pensée comme un espace-temps où les chercheurs et les participants pouvaient raconter leurs expériences, discuter et réfléchir sur les questions posées par le projet. Comme en un miroir, la réflexion permet de prendre une distance afin de mieux (se) voir. Cette ambition réflexive, dans la mesure où elle est mise en oeuvre avec quelqu'un d'extérieur, est cependant ambiguë. Il me fallait à la fois écouter mais aussi questionner, comprendre mais aussi me faire une opinion, le tout dans un jeu d'accords et de désaccords, de critique et de confiance. Toute l'équipe du Pluph a admirablement joué le jeu, sans pour autant cacher ce que la présence de cet observateur-interrogateur pouvait avoir de dérangeant.

Partant des questions posées au sein de l'équipe, ma position était délicate à tenir. J'ai mis les pieds dans des problèmes complexes, voire angoissants. On s'intéressait à mes

¹ Lorraine DASTON, « The Moral Economy of Science », *Osiris*, 10, 1995, 2-24 ; Didier FASSIN, « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 64(6), 2009

observations, tout en les redoutant. On m'a reproché par exemple d'avoir aiguisé les tensions entre étudiants et professeurs. M'intéressant aux relations de partenariat entre participants et chercheurs, j'ai mis le doigt sur ce qui semblait ne pas aller de soi, non pas dans le but d'en remonter aux chercheurs, mais dans celui d'explorer les lignes de tensions qui caractérisent ce partenariat, tensions qui par après surgissent dans le quotidien de la recherche et donnent à s'exprimer.

Enfin, comme le projet Pluph s'est déroulé sans attendre l'avis du comité d'éthique national brésilien (CONEP), la présence d'un spécialiste de la philosophie de l'éthique pouvait être vue tantôt comme un risque, tantôt comme un pis-aller ou même une caution. Je n'ai pas été à l'aise avec cette situation. Je n'ai pas accepté la mission qui m'a été proposée fin 2009 de travailler à la résolution de ce problème, faute de me sentir en mesure de réussir, étant arrivé trop tard et étant géographiquement distant et étranger au contexte de l'éthique institutionnelle brésilienne. Mais j'aurais voulu aider le projet à se sortir de cette ornière. J'aurais surtout souhaité ne pas arriver après la bataille et ne pas être dans la position du « donneur de leçon ».

Sur les sujets délicats liés à la restitution des résultats, notamment les résultats diagnostics, je suis intervenu dans les discussions lorsque j'y étais associé. Les positions que j'amenais, probablement en décalage avec le temps de la prise de décision et en l'absence du statut de collaborateur au sein du projet, n'ont souvent pas été suivies.

Problématique « épistémétique »

Le fil conducteur de mes travaux est le problème de la distinction et de l'articulation entre *recherche* et *pratique*. Toutes les questions en éthique de la recherche renvoient d'une certaine façon à ce problème : À quel genre de pratiques les pratiques scientifiques appartiennent-elles ? Et comment ces pratiques de recherche se rapportent-elles aux pratiques ordinaires, thérapeutiques, politiques, de développement, etc. ?

Ces questions peuvent se démultiplier en de nombreuses sous-questions : comment fait-on pour distinguer ce qui est de la recherche et ce qui n'en est pas ? Comment identifie-t-on la recherche, quand on est un patient québécois, un paysan traditionnel amazonien, l'habitant d'une zone rurale touchée par une maladie infectieuse tropicale ? Comment les chercheurs arrivent-ils (ou pourquoi n'arrivent-ils pas) à intégrer certains réquisits légitimes des pratiques dans leurs propres recherches ? Sur quelle base attribue-t-on à la recherche une valeur qui justifie des droits et des devoirs particuliers et certains privilèges doublés de contraintes ?

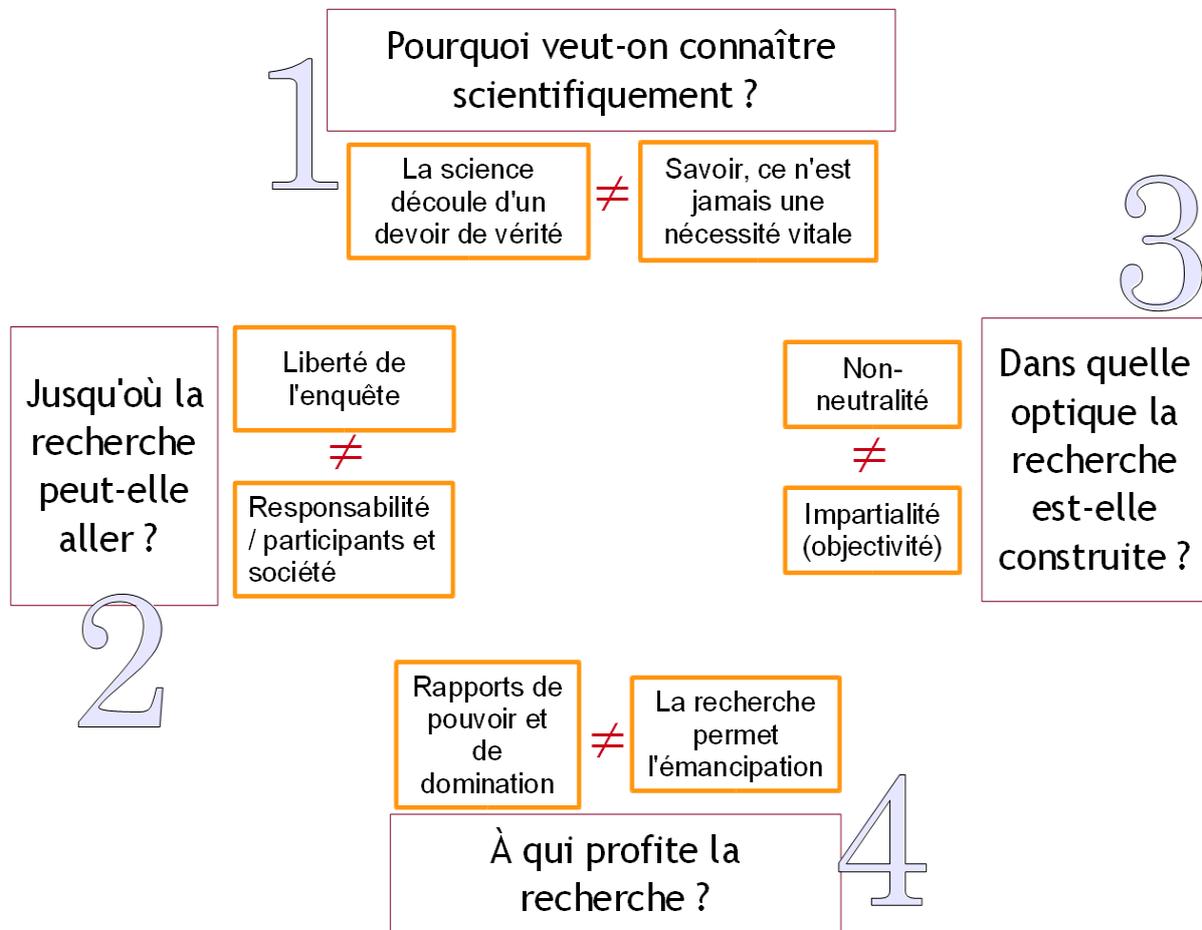
La distinction/articulation entre recherche et pratique renvoie à l'enjeu crucial de l'inscription de la recherche scientifique dans le monde social. Cet enjeu est l'horizon de l'éthique de la recherche. Pourquoi ? Parce que les multiples modalités sous lesquelles les recherches sont inscrites dans le social ne sont pas indifférentes : toutes ne se valent pas.

Pour le comprendre, je propose de considérer que le champ de l'éthique de la recherche est balisé par quatre grandes questions. Autrement dit, pour toute recherche scientifique, se posent les questions suivantes :

- 1) Pourquoi ?
- 2) Jusqu'où ?
- 3) Comment ?

4) Qui profite ?

À chacune de ces questions très générales, il n'y a pas une bonne réponse. Il n'y a même pas de réponse univoque. La réponse se construit dans une tension fondamentale, qui engage dans un même mouvement les enjeux éthiques et épistémologiques.



Ce champ de tensions multiples jalonnent une réflexion sur l'éthique des sciences, de l'amont à l'aval, de la conception aux pratiques, de l'idée à la réalisation, des intentions aux effets.

Aux critères stricts de qualité scientifique (critères épistémiques) à laquelle l'expression de bonne science répond habituellement, on ajoutera l'exigence de trouver sa juste place dans ce réseau de tensions. La « science bonne » ne serait pas seulement « bonne science », solide scientifiquement, elle serait également lucide par rapport au contexte social dans lequel elle est engagée. Elle promouvrait non seulement des connaissances valides mais aussi l'augmentation de la puissance d'agir des groupes concernés. Elle saurait revendiquer sa légitimité tout en reconnaissant ses limites en respectant les droits des sujets, des communautés qui peuvent en être affectés. Elle serait capable aussi de répondre à son propre pourquoi. Évidemment, ce n'est là qu'un idéal-type. Il n'est pas raisonnable d'attendre des pratiques qu'elles se conforment à un idéal. Mais ce n'est pas inutile, lorsqu'on s'interroge sur l'éthique des pratiques scientifiques, d'en avoir une petite idée.

Questions directrices de l'enquête

Pour cette enquête centrée sur le Pluph, il a été choisi de partir des questionnements de terrain et de produire des analyses à même ces questionnements, en échangeant avec les acteurs et en accompagnant les pratiques. Sur le terrain ou à l'université, des questionnements émergent, concernant l'angle adopté par la recherche, le statut des participants, le rôle du chercheur, son professionnalisme et sa citoyenneté, les relations humaines et professionnelles nouées à l'occasion de la recherche, les rapports de pouvoir et d'influence, les mœurs et les « comportements appropriés », les rapports de genre, le contexte nord-sud, etc.

Ces questionnements ont lieu dans la mesure où – comme on va le voir – il s'agit d'une recherche conduite et réalisée avec des êtres humains, ancrée dans leurs communautés. L'enquête présentée ici porte spécifiquement sur le « partenariat de recherche ». Ce terme désigne concrètement les gestes, les discours et les échanges multiples entre chercheurs et participants à l'occasion du projet de recherche.

Ce partenariat n'a pas été étudié dans le but de comprendre les dynamiques sociales ou communicationnelles qui structurent l'équipe des chercheurs et les rapports avec les habitants. Le partenariat a été plutôt étudié dans sa dimension pratique et cognitive. L'intérêt d'étudier un tel partenariat est qu'il donne accès au problème qui sert de fil conducteur à l'analyse : celui de la distinction et de l'articulation entre recherche et pratique.

Les questions directrices étaient donc celles-ci : Participants et chercheurs forment-ils une communauté épistémique, c'est-à-dire une communauté partageant un sens commun de l'activité qui les réunit ? Comment se positionnent les chercheurs par rapport aux objets, procédures et finalités de la recherche qu'ils mettent en œuvre avec les participants ? Sous quels modes les communautés participent-elles à la recherche ? Comment se l'approprient-elles ?

Méthodologie d'enquête qualitative

Les données présentées ci-dessous et sur lesquelles l'analyse est basée sont tirées d'une enquête qualitative de type ethnographique participante, réalisée principalement en septembre 2010 sur le terrain de recherche. Elle s'est aussi nourrie des échanges avec les chercheurs lors des deux rencontres de 2009 et du travail de préparation effectué à l'été 2010 à Montréal.

Instruments de collecte et d'organisation des données :

Les données ont été collectées avec différents instruments :

- Entretiens semi-structurés ou conversations avec les habitants, les professeurs, étudiants et les autres collaborateurs de l'équipe du Pluph.
- Discussions collectives portant sur l'éthique conduites au sein de l'équipe.
- Observation des pratiques à l'université, dans les rencontres scientifiques et sur le terrain.
- Consultation d'archives (compte-rendus de réunions, rapports, publications).

Dans la démarche ethnographique adoptée, on s'est efforcé de retenir principalement les paroles, dites et écrites par les acteurs dans les entretiens, mais aussi les réunions et les activités de recherche. Ces différents contenus linguistiques étaient ou bien enregistrés –

avec le consentement explicite des personnes concernées² – ou bien consignés par écrit sur le moment sous formes de notes ou de mémos. Les éléments les plus significatifs de ces paroles ont été transcrits sous format électronique et inclus dans une base de donnée sous format ods.

Sources des données et distribution des acteurs interrogés :

À la différence de la terminologie en usage au sein du projet, trois sortes d'acteurs ont été distingués : « Habitants » (vivant dans les villages concernés par la recherche), « Chercheurs » (travaillant *dans* le cadre du projet Pluph) et « Staff » (travaillant pour le projet). Les deux premières catégories d'acteurs se divisent elles-mêmes en sous-catégories à chacune desquelles un code a été attribué, suivi d'un numéro d'anonymat comme cela est décrit dans le tableau ci-dessous.

Communauté	Rôle dans le Pluph	Nombre d'individus interrogés	Code	Exemple de réf. (code + n° id)
Habitants	Participants à la recherche	21	parsi	parsi 18
	Participant membre d'un foyer partie-prenante dans les plantations (non inclus ci-dessus)	5	parsipla	parsipla 4
	Habitant se déclarant non-participant à la recherche	2	parno	parno 11
Chercheurs	professeurs	6	chprof	chprof 2
	étudiants	8	chetud	chetud 23
Staff	collaborateurs locaux, aides de camp, équipages	3	staff	staff 34
		Total : 45		

Sélection des interlocuteurs

Sur le terrain, les conversations se sont déroulées soit au hasard des rencontres avec les habitants, soit sous la forme d'entretiens semi-directifs, soit dans le cadre de réunions. Cela représente donc 45 interlocuteurs dont les paroles ont été d'une manière ou d'une autre incluses dans la base de données. Pour le présent rapport, environ 30% du contenu de cette base de données a été utilisé. Pour choisir lesquels de ces propos seraient inclus dans cette analyse, les critères suivants ont été employés : valeur illustrative, valeur argumentative, originalité, non-redondance et intelligibilité.

Il est important de tenir compte, à la lecture, de la forte hétérogénéité des discours rapportés. Il y a également un fort biais de sélection des interlocuteurs. Les étudiants n'ont pas tous été interrogés, loin de là, les professeurs non plus et de façon inégale. Plusieurs entretiens enregistrés sont encore en cours de transcription, notamment les entretiens menés en portugais. Il y a par ailleurs une sur-représentation des chercheurs francophones dans les verbatims.

Fiabilité des transcriptions

Il est important de noter que les verbatims utilisés dans le texte qui suit sont de fiabilité variable. Certains proviennent d'entretiens enregistrés. Lorsqu'ils ont été transcrits en français, ils ont été le plus souvent révisés par le participant. Les entretiens réalisés en

² Le 12 septembre 2010, lors d'une réunion entre chercheurs et participants à São Tomé, j'ai allumé mon enregistreur sans oser interrompre la discussion pour demander l'autorisation à l'assemblée de le faire. De retour sur le bateau, je l'ai fait savoir aux chercheurs, ce qui m'a évidemment valu des remarques ironiques sur l'éthique !

portugais et enregistrés sont encore en cours de transcription en langue originale et seront aussi validés par les intéressés.

Les citations d'entretiens et discussions non enregistrées proviennent de prises de notes à la volée, ce qui introduit nécessairement une part d'interprétation. Certaines fois, la prise de note était faite en portugais, d'autres fois les notes étaient traduites à la volée, en français. Certaines citations transcrites en portugais sont citées sans avoir été traduites.

Éthique et positionnement

Avec les chercheurs, habitants et collaborateurs du projet, la démarche d'enquête s'est adossée à deux principes :

Transparence : autant que possible, j'ai expliqué au préalable mon positionnement comme chercheur réalisant une enquête sur l'éthique de la recherche. Lors des entretiens semi-directifs avec les chercheurs, une fiche d'information rédigée en portugais présentant l'enquête, son objet et ses méthodes, était remise (annexe 2). Je n'ai pas fourni cette fiche lors de mes conversations avec les habitants, qui se faisaient souvent sur un mode informel.

Confidentialité : lors de toutes les discussions en tête à tête, je me suis engagé à ne pas révéler à des tiers les contenus échangés. Chaque transcript renvoie à une personne dont l'identité est restée masquée sous un numéro d'anonymat. Il est évident, cependant, que certaines personnes au sein de l'équipe se reconnaîtront. La mise en circulation d'une version antérieure à celle-ci a permis de corriger certains passages. J'espère dans l'ensemble ne pas avoir trop manqué de tact.

En rendant visite aux habitants, je me suis présenté de la façon suivante :

Je m'appelle Nicolas, j'ai 34 ans, je suis professeur à l'université de Lyon, en France. Mon travail est un peu différent de celui des autres [qui viennent d'être présentés à l'assemblée]. Formé en philosophie des sciences, je travaille sur l'éthique. Ma recherche consiste à étudier la recherche qui se passe ici. Je fais donc une recherche sur la recherche ! Je vais vous demander votre opinion sur le projet, ce que vous avez trouvé bien, mal, comment vous percevez ce projet. Je reste sur le bateau, je suis ami avec ces gens [les chercheurs], mais je ne fais pas partie du projet comme étudiant. Je suis là pour voir si le projet a été bien accepté, bien perçu. Donc je vais passer vous voir, dans les prochains jours, pour discuter avec vous sur ce sujet, si vous êtes d'accord. [12/09/2010, réunion initiale à São Tomé]

Déclarer faire une « recherche sur la recherche » a provoqué des sourires dans l'assemblée, mais des habitants présents m'ont dit ensuite avoir compris l'idée. De manière générale, dans le but d'obtenir des informations originales, j'ai tâché tant bien que mal (on le voit dans la citation ci-dessus) de me présenter comme *outsider*. Mes interlocuteurs parmi les habitants ont parfois hésité : dans la même conversation il leur arrivait de m'inclure dans la recherche (« vous, dans ce projet ... ») puis d'en parler comme quelque chose qui concerne d'autres personnes (« eux, ils accordent de l'importance à ça ...»). Il m'est également arrivé de m'inclure comme faisant partie de l'équipe (« ce projet, on voudrait qu'il ... »).

J'ai souvent précisé à mes interlocuteurs que je n'étais pas là pour défendre les chercheurs ou au contraire dire du mal dans leur dos. J'ai expliqué que je n'étais pas dans un rôle

d'évaluateur officiel du projet – je n'étais pas mandaté par ceux qui donnent l'argent – mais un chercheur intéressé à comprendre comment la recherche se déroulait, ce qui avait fonctionné ou non et pourquoi.

Résultats

Les résultats de cette enquête sont organisés suivant trois thèmes : objet, procédures et finalités du projet.

La première partie s'efforce de présenter le projet par les moyens d'une phénoménologie. Le projet est un dispositif qui se présente de façons variées selon l'angle adopté pour le regarder.

La seconde partie porte sur la réalisation du projet sur le terrain. Elle interroge les procédures, la posture des chercheurs, le rôle des participants.

La troisième partie questionne le pourquoi du projet, son inscription dans le milieu local et académique.

I. Une phénoménologie du Pluph

Un projet de recherche c'est en première analyse un dispositif pratique cognitif, c'est-à-dire un montage concret visant à produire certaines connaissances scientifiques. En essayant principalement de le regarder du point de vue des participants, en s'appuyant sur leurs déclarations, il s'agit d'abord de décrire certains enjeux épistémologiques soulevés par le projet de recherche, son focus et son optique. Dans un deuxième temps, le projet est regardé comme un dispositif pratique complexe. Enfin, la cohérence de la communauté épistémique (chercheurs – participants) constituée autour de ce dispositif pratique cognitif est interrogée.

1) La recherche comme dispositif cognitif

Le Pluph a plusieurs caractéristiques manifestes : c'est un projet mené par des gens, étudiants et professeurs, qui sont principalement étrangers à la région où il se déroule. Il porte sur des objets spécifiques (Hg, Chagas, agriculture). Il se déroule de façon interdisciplinaire, dans une approche systémique. Cette section présente le projet à partir de ces différentes caractéristiques.

Un dispositif de coopération scientifique internationale

Le Pluph est une activité qui se déroule dans la région du bas-Tapajós au Brésil, financée par le Canada (CRDI, TC), conduite par des chercheurs et des étudiants issus principalement du Brésil et du Canada.

Localement, les gens n'utilisent pas beaucoup l'acronyme du projet. Les habitants l'appellent « o projeto », ou « o projeto dos plantios, do mercurio, dos barbeiros », ou encore « o projeto dos canadenses ».

De fait, le projet se présente d'abord par les gens qui le font, qui en parlent, qui viennent sur place et agissent en son nom. Les habitants d'Araïpa et São Tomé (deux villages avec lesquels les chercheurs travaillent) connaissent les chercheurs par leurs prénoms (...) ou par leurs statuts (« o Professor », « os estudantes », « as meninas »). L'équipe du Pluph forme un groupe hétérogène et hiérarchisé, composé de figures habituelles connues et de figures

moins connues.

L'une des caractéristiques les plus visibles des acteurs de cette recherche, c'est que la quasi-totalité d'entre eux n'est pas de la région. A quelques exceptions près, la plupart des brésiliens du projet viennent de Brasilia ou du Centre Sud, et une grande partie de l'équipe vit au Québec.

Le fait que des chercheurs soient issus du Nord est apparu un facteur significatif pour les habitants. Cela n'est pas indifférent pour les rapports de confiance et de méfiance que les habitants entretiennent avec les chercheurs. La présence de brésiliens dans l'équipe est rassurante.

Le rapport aux étrangers c'est un peu compliqué, surtout pour les personnes qui sont plus fermées, moins éduquées. Ça a été important que des brésiliens soient là. Franchement, si ça n'avait pas été le cas, tout ces gens auraient probablement été renvoyés d'ici. [parsi 44]

Au début du projet il y avait surtout des gringos. Mais après, il y avait des brésiliens qui étaient là, et ça c'est rassurant. Comment un peuple pourrait-il s'escroquer lui-même ? [parsi 7]

Malgré cela, il est arrivé qu'une étudiante brésilienne allant au contact d'habitants d'une communauté voisine entende que son projet était nommé par les gens « o projeto dos canadenses », ce qui a ses yeux était plutôt vexant, comme une non-reconnaissance de la contribution brésilienne.

Le projet Pluph est un projet international, avec des collaborateurs distribués dans les deux pays. Pourtant l'histoire des relations internationales au sein du projet n'est pas un long fleuve tranquille. Le leader brésilien qui avait participé à l'écriture du projet initialement a claqué la porte assez vite, après un conflit. Cet événement – dont je ne connais très peu de détails – semble avoir fortement marqué la façon dont la collaboration s'est ensuite établie. L'équipe aujourd'hui possède une grande partie de son leadership au Canada plutôt qu'au Brésil.

Cet état de fait provient du fait que le financement du projet est principalement apporté par le Canada. Le contrôle du financement est l'élément majeur du leadership.

La question fondamentale c'est celle de l'argent. Qui a la main sur le portefeuille ? Les chercheurs du côté développé utilisent le fait que c'est leur pays qui paye pour diriger le projet. Ne serait-ce qu'au plan symbolique, il est très important que les Brésiliens mettent un chèque sur la table, contribuent eux aussi au financement du projet. [chprof 4]

Certains commentaires estiment que les relations de pouvoir au sein de l'équipe du projet reflètent le financement inégal :

Mon sentiment, c'est que comme l'argent vient du canada, les étudiants brésiliens n'ont qu'un strapontin (são de carona) dans le projet. [staff 33]

Cependant, que le leadership appartienne à la partie canadienne du projet ne veut évidemment pas dire que le projet n'est fait que pour servir les intérêts de ce pays.

Je ne me sens pas mal de recevoir de l'argent d'un autre pays. Nous sommes une planète une. Qu'un pays donne finance une recherche dans un autre pays, c'est bien. On sait que l'Amazonie est un enjeu important pour le monde entier. [chetud 6]

O Pluph é um projeto de cooperação técnica e científica internacional. O pessoal tem uma vontade real de ajudar a qualidade de vida do povo da região [chprof 4]

Un dispositif centré sur des objets-problèmes

Le Pluph est défini comme une « recherche appliquée qui a pour objectif principal d'assurer la santé des populations de petits agriculteurs des tropiques humides à travers la prévention primaire de deux problèmes émergents et en synergie, la contamination au Hg et la maladie de Chagas, liées à un usage inadéquat de la terre, et ce par l'implémentation de systèmes agricoles soutenables adaptés à la mosaïque de paysages et de cultures » (Pluphinho 1, p. 9, tr. NL³).

Cette définition synthétique présente et articule différents éléments : une finalité (la santé des populations), des objets-problèmes (Hg, Chagas, agriculture), un angle (prévention primaire) et la mention d'une intervention (systèmes agricoles soutenables). Le projet adopte une approche interdisciplinaire, écosystémique, ancrée dans les communautés, avec un volet interventionnel participatif (plantations). On reviendra ci-dessous sur la façon dont ces différents éléments sont effectivement articulés par les chercheurs.

Du côté des habitants, faute d'une enquête rigoureuse centrée sur les enjeux de communication, il n'est pas possible d'estimer ce que les gens ont compris de ces différents objets et de leurs relations. Il n'est pas sûr que, du point de vue des habitants, la promotion de la santé des populations soit clairement comprise comme étant l'objectif du projet Pluph. Ce sont plutôt les objets-problèmes qui constituent le point d'entrée des habitants dans le projet. Les habitants ne disent-ils pas communément : c'est le projet « mercure », le projet des « barbeiros », le projet des « plantations » ?

On reviendra plus tard sur la partie « plantations ». En ce qui concerne les deux objets « santé », les habitants disent fréquemment avoir bien compris, depuis le temps, la relation entre Hg et déforestation, et ils semblent avoir une opinion claire concernant les enjeux de santé du Hg :

Si tem muita Hg na sangue, pode morrer. [parsi 45]

En ce qui concerne la maladie de Chagas et les « barbeiros » (insecte vecteur), les habitants semblent avoir en avoir déjà entendu parler, notamment les colons qui ont migré dans la région à partir du Maranhão et d'autres états du Nordeste brésilien où la maladie est endémique. Les multiples réunions d'information organisées par le projet semblent avoir marqué certains habitants. Une institutrice dit :

Les enfants ont appris des choses nouvelles concernant les barbeiros, choses qu'on ignorait. [parsi 11]

Le lien entre ces différents objets semble plus difficile à concevoir. Entre Hg et barbeiros, ce n'est pas un lien simple de cause et d'effet, mais un lien systémique⁴ ce qui d'ailleurs peut causer certaines difficultés de compréhension chez les habitants :

³ « This applied research program aims at securing the health of small-scale farming populations of the humid tropics through primary prevention regarding the emergent and synergistic problems of mercury contamination and Chagas disease related to poor land-use, by the implementation of sound farming systems adapted to the mosaic of landscapes and cultures ».

⁴ L'hypothèse initiale qu'il pourrait y avoir une synergie physiopathologique entre *Tripanozoma Cruzi* et Hg a été discutée lors du premier workshop à Itaituba (mai 2009), mais des doutes ont été émis à propos de la viabilité de cette hypothèse, conduisant apparemment à la réorientation d'au moins un sous-projet (Juliana V) qui la mentionnait.

Eu achava que o barbeiro causava mercurio nas pessoas. [parsi 24]

Le cas de l'agriculture sans feu

L'objet qui est probablement le plus tangible pour les habitants, ou au moins une certaine partie d'entre eux, est celui des plantations. Les contours et limites de cette partie n'apparaissent pas toujours très clairement.

[Le projet], c'est ce truc [aquele negocio] concernant les plantations, l'énergie, les profits, toutes ces choses, n'est-ce pas ? [parsi 27]

On reviendra sur certains motifs permettant de comprendre cette difficulté dans la section suivante. Arrêtons nous pour l'instant sur un fait qui été largement discuté lors du terrain de septembre 2010.

L'une des façons commune de présenter la partie interventionnelle du projet, « l'implémentation de systèmes agricoles soutenables adaptés à la mosaïque de paysages et de cultures », a été pour les chercheurs de parler de systèmes *agroflorestais* recourant à l'*adubo verde*, qui sont soutenables parce qu'ils permettent d'éviter les brûlis comme source d'intrants sans pour autant recourir à des machines agricoles.

Dans les réunions publiques, cette proposition s'est trouvée parfois désignée comme un système de *agricultura sem queima* (par opposition au *corte e queima*). Mais cette simplification n'a pas nécessairement aidé :

Une chose qui nous a toujours étonnés, c'est qu'ils ont dit qu'ils allaient faire des plantios sem queima. Mais la première chose qu'ils ont faite pour commencer, ça a été de faire brûler les parcelles. On n'a pas compris. On pensait que pour éviter de brûler ils amèneraient des machines, des tracteurs. Mais non. [parsi 44]

Au début, c'était vraiment un projet d'agriculture sans feu. Mais la réalité locale était autre. Là bas, sans machines on ne peut pas y arriver. [staff 33]

Il n'est pas à exclure qu'une partie des raisons pour lesquelles les habitants concernés par les plantations déclaraient avoir besoin de machines – déclaration qui était alors attribuée à la « culture prédatrice » présente en général chez les colons – tiennent à la façon dont le volet plantation a été présenté.

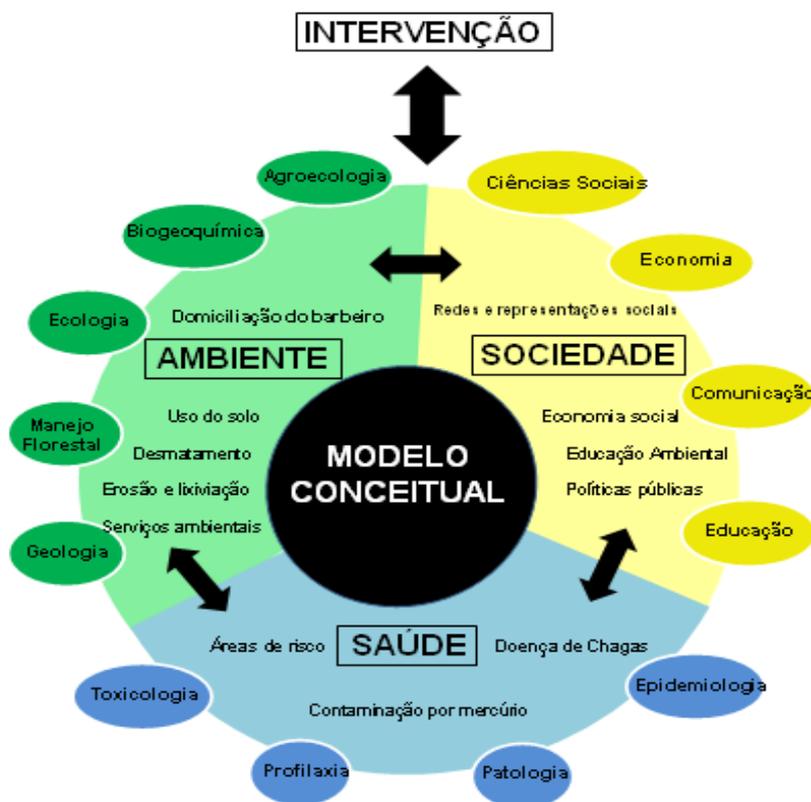
Il faut noter que le système d'expérimentation de parcelles agricoles est la partie du projet Pluph qui a mis en œuvre une approche participative et intégré les *inputs* des habitants. Paradoxalement, c'est aussi là que les « décalages » entre chercheurs et participants peuvent apparaître de façon la plus nette, puisque c'est sur ce volet que les participants sont le plus investis et que les perspectives se croisent.

Interdisciplinarité

Le Pluph articule différentes dimensions : environnement naturel, dynamiques sociales et phénomènes de santé.

Concernant le lien entre dégradation de l'environnement et la santé humaine des populations locales, le pluph étudie deux trucs spécifiques : Hg, Chagas. C'est la raison principale pour laquelle on nous a donné de l'argent pour être ici. Autour de ça se greffe: organisation sociale, économique, plantations. [chetud 39]

L'interdisciplinarité est une caractéristique importante du projet. La figure donnée par Maria Berçot dans son mémoire est à cet égard instructive puisqu'elle montre la complémentarité et illustre le caractère interdisciplinaire du projet, c'est-à-dire l'alliance



entre plusieurs disciplines dans ce projet (cf. illustration)

Les trois zones différentes du cercle renvoient à des équipes issues de disciplines différentes qui se côtoient sur le terrain. En principe, les chercheurs des différents domaines réalisent ensemble les activités de terrain, partagent des données et s'apportent de l'aide mutuelle selon les affinités respectives.

Il faudrait une analyse beaucoup plus systématique – une cartographie du réseau social de communication au sein des membres du Pluph par exemple – pour décrire plus précisément les relations effectives entre les différentes disciplines.

Cela permettrait peut-être de contextualiser les opinions parfois exprimées concernant l'interdisciplinarité partiellement *fictive* du projet :

Les trois axes (santé, environnement, social) sont finalement disciplinaires. Certains sont en retard sur d'autres [...] Le projet n'est pas du tout participatif à l'interne. [chprof 5]

Parler du « pluph social », ça veut bien dire qu'il y a plusieurs sous-groupes autonomes [chprof 5]

Des petits conflits sont peut-être aussi significatifs des difficultés de l'interdisciplinarité. Par exemple, des tensions ont été mentionnées concernant la disponibilité de la *lancha* (barque à moteur permettant au jour le jour d'aller « dans les communautés »). À certains moments, des problèmes avec la *lancha* ont pu être interprétés comme reflétant les inégalités de statut des SHS par rapport aux Sciences de l'environnement ou de la santé. L'usage des moyens logistiques sur le bateau cristallise et révèle d'inévitables conflits entre les équipes et les membres du projet.

Autre remarque : la division du projet en différentes équipes est, si l'on en croit l'attitude des chercheurs, censée être connue des habitants. Par exemple, en septembre 2010 à São Tomé, pendant une réunion initiale de présentation des activités, réunissant chercheurs et habitants, sans la présence de « l'équipe santé », un chercheur a expliqué :

Quand nous avons été lancer les invitations des gens là bas à Araipa, on a eu pas mal de questions : « et alors, vous avez les résultats pour la maladie de Chagas ? » Pour cette partie là, comme vous pouvez le constater, il n'y a aucune personne présente. [chprof 34]

Les habitants sont donc invités à penser que le projet est fractionné en différentes équipes qui ne peuvent répondre les unes des autres. Cela d'ailleurs ne facilite pas toujours la communication entre chercheurs et habitants :

Il y a parfois de la confusion, car quand on pose une question à tel ou tel membre du projet, souvent il répond qu'il ne sait pas et qu'il faut demander ça à quelqu'un d'autre, au professeur. Chacun ne répond que pour son propre compte. [parsipla 38]

Pourtant, dans les discussions concernant la perspective du partage des résultats, le besoin d'un effort de synthèse par delà la division en équipes est clairement énoncé.

[La restitution des résultats] suppose aussi un travail de synthèse des différents résultats. Les gens ne sont pas nécessairement à même de faire le lien entre les sous-projets X et Y : c'est à nous [chercheurs] de faire la synthèse. [chprof 23]

Polyphonie

Plusieurs termes servent à qualifier le projet : « coopération internationale », « recherche-action », « recherche participative », « recherche en santé environnement », « recherche en santé mondiale », etc. Ce ne sont pas forcément les mêmes qui sont employés au quotidien, dans la communication institutionnelle et dans les moments de réflexion.

Par-delà des variations peut-être superficielles, on remarque une large pluralité d'interprétations concernant l'économie générale du projet. La relation entre les différents domaines (santé, environnement, social) n'est pas conçue de la même façon par les différents membre du projet.

L'aspect le plus significatif de cet état de fait est la façon d'interpréter le rôle de la santé. Tous les chercheurs interrogés estiment que la santé, dans l'approche choisie par le Pluph, n'est pas détachée ou séparable de l'environnement. C'est le point d'accord de base.

Cela dit, l'interprétation à donner de l'articulation entre les composantes de santé et d'environnement varie largement à l'intérieur du projet. En confrontant les différentes façons dont les membres du groupe des professeurs présentent le système conceptuel organisant le projet, on peut identifier au moins quatre versions qui ne sont pas entièrement

superposables.

- (1) Le modèle du système gravitationnel : la santé humaine constitue le cœur du modèle, ce qui l'unifie et l'oriente. Toutes les autres dimensions (dynamiques environnementales, sociales, etc.) gravitent autour de ce centre. La promotion de la santé, de la qualité de vie des populations locales, est ce qui oriente le projet.
- (2) Le modèle du puzzle : les différentes dimensions de la santé, du social et de l'environnement sont des champs dotés d'une certaine autonomie, mais la prise en compte de tous ces éléments est indispensable pour comprendre ce qui se passe dans l'un d'eux. Chaque partie vaut comme une pièce de puzzle. Sans les autres pièces du puzzle, aucune n'a de sens. Thèse de complémentarité constante ; absence de centre polarisateur.
- (3) Le modèle instrumental : La santé des populations constitue un *levier* pour obtenir des changements dans le rapport des colons à leur environnement. La santé c'est, dans une autre version du modèle, un *prétexte* pour obtenir des changements environnementaux qui ont, à terme, un impact sur la santé.
- (4) Le modèle centré sur l'environnement : la santé humaine est un produit des dynamiques environnementales. La santé n'est que la variable à expliquer, elle est produite par des flux qui affectent le paysage sous l'effet de dynamiques à la fois naturelles et anthropiques.

On reconnaîtra probablement derrière chacun de ces modèles différents membres de l'équipe des chercheurs. Au-delà de la dimension personnelle des relations entre chercheurs-égo, la pluralité de ces modèles constitue une source de vraies tensions épistémologiques au sein du projet.

Une tension écosanté / éco-épidémiologie

On peut noter que le modèle (1) écosystémique, centré sur la santé humaine et la posant comme un but, et le modèle (4) éco-épidémiologique centré sur les dynamiques environnementales ne s'articulent pas aisément.

Dans le premier modèle (écosanté), l'environnement est conçu en son sens de « milieu ». C'est un modèle dit « anthropocentré ». C'est d'ailleurs explicite chez Lebel (2003). On s'intéresse à la santé dans une approche préventive. L'approche n'est pas orientée vers l'évaluation du risque, mais s'intéresse aux capacités individuelles et collectives pour répondre aux enjeux de santé. Introduire ici le modèle One Health, qui est situé entre les deux (risques – promotion).

Par contraste, dans le modèle éco-épidémiologique, les chercheurs s'intéressent au risque de maladie comme risque naturel découlant des conditions environnementales. Les humains sont resitués dans un environnement dont ils ne sont pas le centre, mais dans lequel ils peuvent être exposés à des flux pathogènes. Cette approche, « jusqu'alors utilisée pour décrire la structure et la dynamique des foyers, [...] devient prospective sans modifier sensiblement ses méthodes et ses techniques. L'arrivée d'une nouvelle technologie, la géoinformatique avec utilisation d'images satellitaires et de systèmes d'information géographique, contribuera à lui donner un espace bien défini dans la cartographie des zones et des populations à risque » (Romaña 2004).

On a d'un côté un modèle anthropocentré et préventif, de l'autre un modèle écocentré et

prospectif. Tous deux ne sont pas superposables sans conflits. Ce qui amène à proposer ici une *hypothèse* : il se pourrait que les difficultés rencontrées par l'équipe concernant la restitution des résultats de recherche d'états sérologiques à la maladie de Chagas ne soient pas étrangères à cette tension conceptuelle :

L'équipe santé a cherché à réaliser un diagnostic de la situation éco-épidémiologique du risque éco-épidémiologique de transmission de la maladie de Chagas, en recherchant à savoir quels palmiers étaient infestés par les insectes ; quelles étaient leurs sources de nourriture en caractérisant les souches parasitaires ; et en faisant une étude des sérologies humaines.

Ce test des sérologies n'a (si l'interprétation est bonne) pas été réalisé dans le but de connaître un état de santé, mais dans le but de compléter l'analyse du risque éco-épidémiologique centrée sur les flux environnementaux.

Inclure ensuite cette démarche dans le cadre de l'approche « écosanté » devient très difficile. Or, c'est bien le parti qui, consciemment ou non, a été choisi : dans la continuité du Caruso, le projet Pluph met en avant dans sa communication le fait qu'il oeuvre pour la santé de la communauté en travaillant sur les dynamiques environnementales dans une approche préventive. Mais ce n'est pas en ce sens là que le travail autour de Chagas a été, dans le cadre du Pluph, effectué.

C'est peut-être l'une des raisons de fond qui expliquent la difficulté pour les chercheurs avec ces résultats : ils cherchent alors à déterminer « comment » rendre ces résultats diagnostics sans causer de tort aux populations, mais il se pourrait que le « pourquoi » de ces sérologies ait été perdu de vue, à cause d'une superposition de deux modèles conceptuels partiellement incompatibles.

2) La recherche comme pratique

Le Pluph est une recherche déployée par une équipe autour d'objets déterminés et suivant une approche complexe. Mais c'est aussi, sur le terrain, des gestes, des actes, une pratique.

Or, la pratique de recherche répond à un intérêt qui est, quelque part, désintéressé : la recherche est une véritable pratique, avec ses impératifs et son mode de production, mais c'est une pratique qui n'a pas d'intérêts pratiques directs.

Regardons donc le projet sous l'angle des pratiques. On peut en distinguer trois sortes.

Un art d'acquisition

On trouve chez Platon l'idée que la science et la connaissance sont comme la pêche, la chasse ou la lutte : des activités d'appropriation de choses existantes, autrement dit des « arts d'acquisition »⁵. De fait, l'activité principale sur le terrain c'est bien une sorte de chasse ou

⁵ Voici l'extrait du dialogue platonicien qui propose cette classification intéressante (*Le Sophiste*, 219C-220b) :
« L'ÉTRANGER : Après cela, vient toute la classe des sciences et de la connaissance, de l'art du gain, de la lutte et de la chasse, tous arts qui ne fabriquent pas, mais s'approprient par la parole et par l'action des choses déjà existantes et déjà faites, ou les disputent à ceux qui voudraient se les approprier. Aussi le nom qui conviendrait le mieux à toutes ces parties serait celui d'art d'acquisition.
THÉÉTÈTE : Oui, ce serait celui-là.
L'ÉTRANGER : Puisque tous les arts se rapportent à l'acquisition et à la production, dans quelle classe placerons-nous la pêche à la ligne ?
THÉÉTÈTE : Dans celle de l'acquisition, évidemment.

de pêche. Il s'agit de recueillir, collecter, observer, prendre des points, enregistrer, capter, carotter, etc. La vie quotidienne sur le bateau du Pluph (les sorties, les allées et venues) est organisée principalement en fonction de ce but. Le soir, le générateur est branché en grande partie pour alimenter les machines qui stockent les données collectées (ordinateurs, traitement de l'eau, congélateurs pour échantillons, etc.)

Tout cela est bien connu en tant que travail « de terrain » (campo). L'art d'acquisition est probablement la disposition pratique la plus commune au sein de l'équipe. Cela dit, selon que la collecte d'information relève des sciences de l'environnement ou des sciences humaines et sociales, le dispositif de collecte n'implique pas les mêmes choses attitudes.

L'eau et les sols n'ont pas besoin d'être convaincus du fait de se faire collecter. Tu peux les collecter sans grande introduction [...] Envoyer un bout de tuyau dans l'eau, tes données sont valides, elles sont bonnes [...] Tandis qu'en Sciences Humaines, tu passes ton temps à douter. Peut être que tu leur as fait dire ce que tu voulais entendre. Pis faut approcher les gens c'est un travail... C'est la beauté des sciences humaines. [chetud 39]

Du point de vue des habitants, le travail de collecte systématique apparaît comme quelque chose d'un peu étonnant mais pas d'inconnu.

Dans le Maranhão, on était habitué à voir des gens qui posaient des questions sur ce qu'on faisait, ce qu'on mangeait, mais c'était des gens locaux payés par le gouvernement, et ils devaient là aussi enregistrer leurs menus. [parsi 10]

Des habitants se montrent compréhensifs concernant cette activité de collecte :

Vous êtes bienvenus pour faire votre recherche. On sait que certaines portes sont fermées. Certaines personnes ne vous accueillent pas correctement. C'est pas bien car pour que la recherche se fasse, il faut bien qu'on vous réponde. Il n'y a pas de recherche sans quelqu'un pour donner l'information. [parsi 11]

Cela dit, la collecte est une activité qui va dans un seul sens, ce qui peut être un peu gênant.

Quand les étudiants nous posent des questions, on donne la réponse, mais on a aussi envie de savoir quelle est l'opinion de celui qui pose la question. Alors moi des fois je réponds à la question et puis je dis : - et vous vous en pensez quoi ? [parsi 1]

Par ailleurs, la finalité de toute cette collecte n'est peut-être pas complètement claire aux yeux des habitants. Ceux-ci semblent parfois hésiter entre la pitié pour le calvaire enduré par les étudiants chargés de ce travail ingrat de collecte dans des conditions parfois difficiles, et la méfiance : même si les étudiants ne collectent pas les données « à la dérobée », pourquoi le font-ils aussi intensément, systématiquement, n'est-ce pas un peu bizarre en définitive ? A quoi rime tout ça ? À quoi bon ?

L'ÉTRANGER : Mais l'acquisition n'est-elle pas de deux sortes : l'une, qui est un échange de gré à gré et se fait par présents, locations et achats ? quant à l'autre, qui embrasse tout l'art de capturer par actes ou par paroles, c'est l'art de la capture.

THÉÉTÈTE : Cela ressort en effet de ce qui vient d'être dit.

L'ÉTRANGER : A son tour, l'art de capturer, ne devons-nous pas le diviser en deux ?

THÉÉTÈTE : Comment ?

L'ÉTRANGER : En classant dans le genre de la lutte tout ce qui se fait à découvert et dans celui de la chasse tout ce qui se fait à la dérobée. »

On reviendra sur cette interrogation, mais on peut souligner ici que dans le cadre des relations de travail entre chercheurs et travailleurs issus de la communauté, cette étrangeté semble réduite puisque l'activité de collecte finit par être un produit commun.

Si on parle juste du travail technique, pas de la conceptualisation de quel problème de santé serait important pour eux par exemple, mais juste d'un problème technique, le fait de travailler ensemble : nous on arrive avec notre façon de faire, récolter les sédiments, avec telle corde, tel poids, et puis là, non ça marche pas, bon. Les aides de terrain sont là et disent :

- " qu'est-ce que tu veux faire pour vrai?.

- Ben ça, mettons.

- Tu me donnes tu la permission d'essayer autre chose ?

- Vas-y

- voilà, comme ça.

- Ah ouais, ça marche. Mais en revanche il faut attention parce que si ce truc là est comme ça, alors là ça marche plus pour mon affaire.

- Ah d'accord "

Et finalement, au bout de deux semaines, tu as adopté une technique, une méthodologie d'échantillonnage qui est imprégnée des deux. Les deux l'ont fait ensemble, avec la connaissance de la région mais aussi la connaissance des principes physiques. Et puis au bout d'un moment – même si cette relation là d'employé reste toujours, c'est toi qui les paie, ils ne vont pas trop se permettre de te contredire – une fois que tu les connais mieux, ils te disent : "tu sais quand tu faisais ça l'autre jour, ça n'avait pas rapport"... [chetud 12]

On a ici un exemple intéressant de co-construction, d'intégration du point de vue des non-chercheurs dans la recherche. Cela se produit à l'occasion des techniques de collecte, mais on peut penser que cela se retrouverait aussi dans d'autres situations, notamment les plantations.

La recherche comme art de production (plantios)

Comme on l'a vu, le Pluph comprend une activité d'implémentation de systèmes agricoles soutenables. Il s'agit d'une expérimentation participative, réalisée avec les habitants. Cette expérimentation explore une possibilité, celle d'autres modes de production agricole. Elle s'effectue à titre de « pilote » : elle explore des possibilités, constitue un support à la production de connaissances, précède une généralisation éventuelle.

Contrairement à l'activité de collecte, cette partie de la recherche est assez semblable, sous bien des aspects, aux activités normales des agriculteurs traditionnels des rives du Tapajós. La recherche prend la forme d'une activité productive, reconnaissable comme un véritable travail agricole. De celle de chasseur-collecteur, les chercheurs passent à la figure de producteur agricole organisé.

L'analogie s'arrête là, non seulement – comme on le verra ci-dessous – parce que la finalité déterminante de cette activité productive n'est justement *pas* la production agricole, mais aussi et d'abord parce que les moyens employés et apportés par les chercheurs sont exceptionnels par leur dimension (transports par bateau de milliers de plans puis stockage,

usages de fertilisants, etc.) et par leur contraintes techniques. Par exemple, les systèmes proposés sont fondés sur des calculs agronomiques, sur des savoirs experts en termes d'intrants et de fertilité, les différents plants doivent être séparés par des espaces déterminés, qui suppose l'usage d'une métrique précise. Ces différents facteurs distinguent techniquement la production agricole proposée par le Pluph et la pratique traditionnelle.

La recherche et les soins de santé

La troisième pratique sous laquelle se présente le projet a rapport à la santé. Dans les premières activités du projet, en 2008, « l'équipe santé » a fait des prélèvements de sang et de cheveux⁶ afin de connaître l'état de santé de la population, leur niveau de contamination au Hg et le statut sérologique concernant le parasite responsable de la maladie de Chagas. Les habitants se questionnent parfois sur la finalité de cette activité :

Certains disent que les canadiens vendent le sang. Mais non, c'est pour notre santé, c'est pour apprendre un peu [parsi 10]

En pratique, cette activité de collecte ressemble à une campagne de santé publique. La visite des chercheurs est assez semblable aux visites des agents de santé, aux campagnes de vaccination. D'ailleurs, la prise de sang renvoie directement à l'analyse biologique diagnostique proposée par les professionnels de santé.

Tirer le sang. Ça fait peur évidemment. Ça fait jaser, personne n'aime vraiment ça. Mais bon, les examens de sang, c'est pour la santé, c'est important. [parsi 44]

Cette prise de sang par le projet est vécue par un bon nombre de participants comme une opportunité d'examen médical :

L'examen du sang, habituellement c'est payant. Alors quand le projet l'offre, on ne le refuse pas, car c'est gratuit [parsi 21]

A gente fiz o examen de sangue. Aqui é difícil fazer uma pesquisa de sangue. E se tem muita Hg na sangue, pode morrer. [parsi 45]

Le retour des résultats individuels, que j'ai pu observer partiellement en mai 2009, a conduit à la remise d'une fiche individuelle de résultats comportant, non pas un bilan de santé complet, mais le taux de Hg et un indicateur de santé cardiovasculaire (lequel?).

Des recommandations orales émises par le chercheur responsable préconisaient la consommation de fruits conformément aux résultats établis par le Caruso. Au passage, notons qu'en sept. 2010 plusieurs personnes avaient précieusement conservé cette fiche de résultats d'examens – qui est peut être le seul document officiel concernant leur santé.

Le retour individuel et collectif des résultats de santé (Chagas exclu⁷) semble avoir été apprécié par les habitants, qui se voyaient confortés dans l'idée qu'il s'agissait bien d'une activité thérapeutique.

Tirar a sangue. Algums diziam que era pra fazer o estudo deles só. Vai beneficiar só pra eles, diziam. Não, outros respondiam. Eles trouxeram os resultados. A Juliana não mentiou, ela é profisional, ela falou verdade.

⁶ En ce qui concerne la collecte de cheveux, nous n'avons pu l'observer, et il n'en a pas été question dans les entretiens. Depuis le temps que les chercheurs font cette mesure dans la région, les habitants semblent avoir bien compris que le but de la manœuvre est d'estimer leur degré de contamination au Hg.

⁷ En février 2011, les résultats concernant la maladie de Chagas n'avaient pas encore été remis aux intéressés.

[parsi 45]

Il faudra revenir sur la tension entre soin et recherche à propos de l'épineuse restitution des diagnostics de maladie de Chagas.

Conclusion : la recherche du Pluph se présente tantôt comme une pratique de collecte, tantôt comme de la production agricole, tantôt comme une activité de promotion de la santé. Autant de pratiques et de postures pour les chercheurs, autant d'angles permettant aux habitants d'aborder et d'identifier ce qu'est ce projet, mais aussi peut être autant d'occasions d'entretenir un malentendu latent concernant la véritable nature du projet, qui en pratique peut paraître un peu étrange pour le non-initié.

3) Conceptions croisées de la recherche (épistémologies)

Comment les habitants et les chercheurs interagissent au titre de la recherche ? Les aspects proprement éthiques de cette relation seront abordés au prochain chapitre. Ici il s'agit plutôt de comprendre le cadre intellectuel dans lequel cette recherche se déroule.

Deux modèles de la relation de recherche

Deux types de conceptions, deux modèles peuvent être repérés dans les conceptions des habitants.

(1) Le premier modèle s'appuie sur le paradigme de la conversation et de l'échange. Certains habitants considèrent par exemple qu'il n'y a pas de différence de nature entre les questions que posent les chercheurs lorsqu'ils collectent leurs données et celles que posent les habitants aux chercheurs :

J'ai aimé le projet, parce qu'ils apprennent de nous comme nous apprenons d'eux. J'aime bien aller aux réunions, poser des questions auxquelles on me répond. J'aime qu'on me pose des questions et que j'y réponde. [parsi 7]

Ce modèle de l'échange de savoir (chercheurs et habitants sont dans un apprentissage mutuel), qui est semble-t-il plus souvent exprimé par des femmes que par des hommes, fait référence aux actes d'enseigner et d'apprendre :

Tout le monde sait quelque chose de façon différente. Nous, nous apprenons par cette recherche. Les chercheurs nous enseignent. On apprend des choses, mais eux aussi apprennent de nous, c'est un échange. Par exemple, les enfants ont appris des choses nouvelles concernant les barbeiros, choses qu'on ignorait. Ces rencontres sont positives : vous, vous apprenez, mais nous apprenons encore plus. [parsi 11]

La curiosité n'est pas absente de cette démarche :

A gente accepta fazer estas coisas [responder questionarios, procurar barbeiros nas casas] porque é novidade pra gente. Eu gosto muito, assim a gente aprende. [parsi 45]

Ce modèle de l'échange de savoirs s'est produit notamment dans l'activité des plantations.

Vous, avec l'aide des étudiants, m'avez aidé à mieux comprendre des choses que je ne savais pas, même si notre technique c'est une chose, et le vôtre c'est autre chose. En réunissant les deux, on a fait en sorte que ce travail marche. C'est comme une expérience en fait [...] C'est comme ça qu'on

apprend, en participant. [parsipla 38]

(2) L'autre modèle est plus unilatéral. Paradoxalement, le chercheur n'est pas vu comme quelqu'un qui est en train d'apprendre, mais comme quelqu'un qui sait déjà et qui dit aux autres comment faire. On a recourt à ce modèle dans une conversation également à propos des plantations :

Este projeto é bonzinho. Não traz confusão. O pessoal chega para nos ajudar. O povo brasileiro mexe muito na terra mas não sabe como fazer. Então tem este pessoal que leva conhecimento para nos. [parsis 42]

Dans ce modèle, il y a donc d'un côté ceux qui savent et de l'autre ceux qui ne savent pas. Les premiers, ceux qui savent, ce sont les professeurs qui sont aussi souvent les gringos. Les seconds ce sont les paysans, le peuple pratiquement ignorant.

La recherche, c'est pour comprendre ce qui se passe... Mais c'est aussi pour aider. Parce que là-bas [au Canada] c'est différent, il n'y a pas toutes les choses qu'il y a ici.

- Mais en quoi le projet aide?

- Il aide parce que c'est des gens qui viennent de loin. Et parce qu'ils sont plus instruits que nous. Vous [gringos], vous comprenez mieux les choses que nous [parsis 24]

Ce différentiel entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas conduit à quelque chose d'ambivalent, hésitant entre la méfiance de l'inconnu et la honte du méconnu :

Logo no começo surgiu dúvidas. Mas depois de outras reuniões, ficou mas claro, e muitos agricultores falaram que não conheciam esta técnica. Muitos não perguntaram por questões de timidez. Ha vergonha, um certo medo.[parsis 45]

Un savoir expert contesté

Cela dit, certaines personnes suggèrent que dans le savoir académique scientifique des chercheurs, il y a à prendre et à laisser. En septembre 2010, plusieurs participants dressaient un constat d'échec (ou semi-échec) des plantations, attribué à la conjonction d'une erreur de la part du projet en ce qui concerne le calendrier de plantation et d'une sécheresse exceptionnelle. Différents participants soulignaient volontiers la valeur mais aussi, à mots plus ou moins couverts, les limites des savoirs apportés par le projet.

Moi je suis complètement d'accord avec le projet. Il y a énormément de travail qui a été fait [...] Ce projet est bon parce qu'on voit un futur pour nous [...] J'ai appris des choses que je ne connaissais pas. Je ne connaissais pas l'adubo verde. J'ai appris surtout sur la metra dans les plantations. Par exemple pour les bananes, le technicien parlait de 40 cm de profondeur, c'était beaucoup de travail. Nous on a négocié avec Parente de planter moins profond [...] Ici, on est à la fois élèves et professeurs. Mais là, nous avons été vos élèves. Les gens du projet, ils savent des choses dans les livres, alors que nous nous l'apprenons de la nature avec laquelle on travaille directement [...] D'ailleurs, il y a eu des plantations qui ont été plantées hors saisons. C'est à cause de l'étude. Si le projet était venu pour savoir à quelle date il fallait faire la roça, on l'aurait dit ! [parsipla 15]

La question du calendrier révèle que les principes de plantation adoptés par le projet – ou par les techniciens de l'Embrapa de Santarem invités sur place par le projet – peuvent être questionnés :

Le projet a été bon, intéressant. J'ai aidé à ce que ça fonctionne, de loin. Il y avait en fait deux projets, le bragantin et l'agroforestal. Mais les résultats n'ont pas été très bons. Les Bragantin a marché, en revanche l'agroforestier n'a rien donné. Ça na pas marché parce que la saison des plantations n'a pas été respectée. Ici, au Brésil, c'est comme ça : il y a des saisons différentes pour planter, différentes d'un endroit à l'autre. L'erreur qui a été commise, c'est qu'ils ont fait davantage confiance à leurs études qu'aux façons de faire d'ici. C'est comme les bananes, ici sur cette terre on ne plante les bananes que dans la forêt, tandis qu'à Cupu on peut les planter dans les champs, ce qui ne marche pas ici. [parsi 44]

Même l'implémentation du système bragantin – l'une des trois propositions d'innovation agricole proposée par le projet – est sujet à critique.

C'est pareil pour le manioc. Voici comment j'ai appris à planter la maniva [il montre avec une bêche et deux bouts de bois qui représentent la maniva] Je creuse un trou, je le pose là [deux bouts de bois parallèles posés au fond du trou, séparés entre eux de 10 cm], et ensuite je recouvre de terre. Comme ça, ça ne sèche pas, et ça peut germer par les deux bouts. J'ai appris comme ça de ma mère, et tout le monde fait ça dans le Maranhão, dans le Ceara et d'ailleurs dans tout le Brésil. Aujourd'hui, les jeunes le font mal. Ils plantent comme ça [les deux bouts sont enterrés mais sans être soigneusement séparés l'un de l'autre]. Dans le projet ils ont imposé que ce soit comme ça, regarde [les bouts de bois ne sont posés horizontalement, mais plantés de biais : une extrémité dépasse]. Avec la sécheresse, le soleil tape sur le bout qui dépasse, alors ça sèche et ça risque de ne pas germer.

- Pourquoi ont-ils demandé à faire comme ça ?

- Je ne sais pas, c'est leur théorie. Mais ici ça ne marche pas. [parsi 44]

En somme, indépendamment du fait de savoir qui a raison ou tort dans ces différents jugements sur la réussite ou l'échec des plantations, on peut retenir que la rencontre entre les chercheurs et les habitants au travers de la recherche hésite entre le modèle de la transmission (du savant vers l'ignorant) et le modèle de l'échange de savoir (entre gens qui savent des choses différentes).

On trouve parfois, du côté des chercheurs, l'idée que les savoirs experts et populaires peuvent être associés entre eux dans un échange égalitaire et que cela peut être un point de départ du projet (ex. Berçot 2009, p. 7). Mais ce rapport égalitaire est, sur le terrain, menacé à la fois par un certain mépris de soi-même (*o povo brasileiro mexe muito mas não sabe nada*) qui s'accompagne d'une déférence silencieuse et intimidée devant l'expert étranger, mais aussi par la contestation plus ou moins honnête et étayée de ce savoir lorsqu'il est appliqué, dit-on, sans respect pour les réalités locales. ICI INTEGRER REACTIONS DE ROBERT(SI REACTIONS IL Y A) ?

Une recherche interventionnelle doit elle nécessairement réussir ?

Au cœur de la relation de recherche un problème épistémologique épineux émerge. Le

Pluph est conçu comme une recherche-intervention ancrée dans la communauté, dont les habitants soulignent volontiers l'intérêt : contrairement à l'image commune que donnent habituellement les élites (hautaines, distantes, écrasantes), cette recherche est menée à même la communauté, curieuse de recueillir l'opinion des personnes, ancrée dans les réalités locales. Lors d'une réunion dans son village, une institutrice dit :

*J'aime bien votre recherche parce que vous travaillez sur la pratique.
J'aimerais bien travailler comme ça. [parsi 35]*

Cela dit, la *recherche sur la pratique*, ce n'est pas tout à fait équivalent à la *pratique* elle-même. Le cas du volet interventionnel des plantations est intéressant de ce point de vue. Ce qui distingue l'intervention-plantation proposée par le Pluph et les pratiques habituelles des agriculteurs, ce n'est pas seulement la théorie agronomique sous-jacente (adubo verde vs rotation des brûlis) ni seulement les moyens requis (achat de plants, calcaire, traitements, roçadeira), mais c'est aussi la dimension expérimentale, la dimension de recherche qui la structure.

Voici donc la question : Sachant que l'action d'une recherche-action n'a pas comme fonction première la réussite pratique, mais la production de connaissances pratiques à propos de cette pratique et notamment de ses conditions de réussite, doit-on attendre d'une intervention expérimentale qu'elle réussisse ?

Cette tension surgit chez de nombreux témoins. Ainsi, lors d'une réunion en septembre 2010, l'un des participants impliqués dans l'expérience des plantations glisse dit qu'il est très inquiet. « *Il y a eu, dit-il, dans les plantations plusieurs problèmes, or ces plantations doivent absolument réussir* »⁸. Un membre de l'équipe des chercheurs, après la réunion, le prend à part et lui explique que non, il ne s'agit pas que cela réussisse mais plutôt, que cela marche ou non, que cela soit l'occasion d'apprendre des choses qui soient utiles à tout le monde.

De même, alors qu'une réunion d'évaluation du processus des plantations est programmée pour dans quelques jours, un autre participant exprime la crainte suivante :

Le projet a été bon. Les plantation ça a été utile. Mais il faut absolument que ça marche, parce qu'ils ont investi beaucoup. Et si ça marche pas, ils vont choisir une autre aire pour investir. On espère que ça va marcher. Il va y avoir bientôt une conversation avec le professeur. Et j'espère que la réponse sera positive. [parsi 10]

À quelle question ce participant attend-il une réponse ? Celle de savoir si l'expérience sera reconduite ? Selon lui, quelle est la force motrice, la justification de ces plantations ? Le mot d'investissement est significatif. D'après certains témoignages, certains habitants ont mis du temps à comprendre que le projet n'investissait pas tout cet argent dans les plantations dans le but d'avoir des bananes à vendre, qu'il ne s'agissait pas d'une subvention pour des pratiques agricoles, mais bien d'un budget de recherche, dont la colonne « recette » ne dépend pas de la quantité d'aliments produits.

On retrouve avec les plantations une tension entre le fait d'expérimenter pour apprendre et le fait d'obtenir des résultats directement opérationnels identifiés comme positifs par la communauté (une bonne production agricole). Le fait de tenter une expérience qui ne marche pas est riche de leçon, même si tout le monde préférerait qu'elle marche⁹.

⁸ Épisode mentionné dans le Pluphino n° 21 [à vérifier]

⁹ On retrouve ici le débat qui a lieu parfois dans certaines communautés scientifiques (par ex. en médecine), celles des résultats négatifs et de l'absence de publication des résultats négatifs. Habituellement, un chercheur préfère avoir un résultat positif. Ceci dit, un résultat négatif est aussi en quelque sorte un résultat. Car le résultat négatif n'est pas

Le décalage entre les critères de réussite d'une expérience et les critères de réussite d'une pratique est nettement souligné dans ce témoignage d'un collaborateur de l'équipe :

Si les plantations n'ont pas marché, c'est justement parce que ce projet, c'était de la recherche. [...] Un des problèmes avec le projet fut le choix des lots. [...] Qui a choisi les lots ? [...] De ce que je sais, c'est que ça a été choisi aléatoirement, avec des images satellites pour avoir une variété de terres [...] Penser de cette façon en termes de recherche, d'accord. [...] Si tu ne prends que des bons agriculteurs [sur des bons lots], alors tu ne prouves pas grand chose. Mais aujourd'hui quand on regarde les plantations qui sont là bas, ben on voulait que ça marche [mais c'est raté]. Je pensais que ce qui se faisait là devait être un modèle à imiter... Or là, les agriculteurs vont revenir à faire ce qu'ils ont toujours fait ... [c'est dommage] quand tu regardes le coût et le temps que ça prend. [staff 33]

Le jugement ci-dessus montre l'ambivalence de cette recherche-intervention : elle est là pour être représentative de la réalité mais tout à la fois elle se veut exemplaire. Comment concilier le réalisme d'une expérimentation en conditions réelles, réalisée par des gens normaux et le but d'avoir là un modèle à suivre, quelque chose qui fonctionne ? On se situe ici dans la difficulté propre aux recherches-actions, le but apparent est la réussite pratique, alors qu'il s'agit d'un processus de collecte engagé au sein d'une activité productive, avec des informations tirées *via* le processus même de l'action.

Pour poursuivre cette discussion, il est intéressant de chercher à distinguer les démarches empiriques d'apprentissage par essais-erreur de la démarche proprement expérimentale. Voyons comment une participante justifie ce qu'elle sait, en matière d'agriculture.

Il faut planter quand la lune est croissante. Comment je le sais? Autrefois, nous partagions un terrain avec un voisin. Mon père a planté la maniva sans attendre, alors que le voisin a planté au bon moment, quand la lune est croissante. Au moment de récolter, on a vu que chez le voisin il y avait de belles racines tandis que, dans notre partie, le nôtre n'avait quasiment rien donné. C'est une expérience, c'est comme ça qu'on apprend.[parsi 11]

Si l'on en croit ce récit, le savoir traditionnel des agriculteurs vient de leur expérience. L'expérience relatée ci-dessus sur l'influence de la lune est un bon exemple d'« expérience naturelle » ou « spontanée », où les événements surviennent et sont autant d'occasions aléatoires d'apprendre. Par contraste, la recherche dans le Pluph provoque ces événements (impulse une expérimentation), cherchant intentionnellement par ce dispositif – qui se veut réaliste – à répondre à une question.

L'une des différences les plus tangibles entre ces deux démarches c'est que dans le second cas, même s'il s'agit d'une recherche-action, le *projet* d'apprendre *précède* l'intervention.

Il faudrait approfondir ce point, mais on peut penser qu'une autre différence entre ces deux dispositifs d'apprentissages réside dans l'estimation du rapport risque/bénéfice inhérent. Un homme ayant refusé de participer à la recherche intervint un jour dans une conversation en disant :

- *Nous on travaille à mort, tout ça pour rien. Ces plantations, c'est juste pour vous, c'est pour votre seul profit, nous il ne nous reste rien.*
- Mais à votre avis, quel est le profit ?

- Hmm ... je n'en sais rien. [parno 41]

En conclusion, le Pluph apparaît comme un dispositif cognitif qu'il est intéressant de replacer à la fois dans une dimension internationale, interdisciplinaire, centrée sur des objets complexes, recourant à plusieurs modèles conceptuels.

Il apparaît aussi comme un ensemble de pratiques de recherche pouvant parfois ressembler à des activités pratiques ordinaires, mais répondant à des objectifs spécifiques (cognitifs).

Enfin, on a esquissé quelques éléments permettant de problématiser les intersections épistémologiques entre chercheurs et participants, en attendant d'approfondir à une prochaine occasion la notion de communauté épistémique.

II. Attitudes et postures sur le terrain de recherche

Little (2004, cité par Berçot 2009) distingue l'Amazonie comme objet d'intervention et de politiques et l'Amazonie comme lieu habité et vécu. Le Pluph touche justement ces deux versants de l'Amazonie, un lieu-objet (comme terrain de recherche) et un lieu-habité (comme territoire de vie).

Faire de la recherche en Amazonie, sur le Tapajós, c'est aussi y passer un temps de vie partagé avec les habitants. La jointure entre ces deux pans du projet n'est pas simple et recèle une véritable ambivalence. De là découlent les questionnements sur les procédures, les manières de faire, sur la bonne approche et la juste distance.

Dans le cadre des procédures de recherche, quelle est la bonne distance entre chercheurs et habitants ? Sachant que le projet n'est pas neutre par rapport à ce qui se passe sur ce territoire, de quelle impartialité les chercheurs sont-ils capables ? Qu'est-ce qui distingue les procédures augmentant la confiance et celles visant à manipuler les populations locales ? En quoi les populations locales sont-elles réellement participantes de ce projet ?

L'hypothèse sous-jacente aux paragraphes qui suivent concernant les attitudes et postures dans la recherche est que ces questionnements ne sont pas étrangers au positionnement du projet lui-même. L'épistémétique, c'est justement une recherche de caractérisation d'un *ethos*, d'un lien profond entre la démarche de la recherche comme dispositif cognitif et la posture des chercheurs.

1)Le terrain comme travail et comme expérience

Les mots du terrain

- « *Campo* » et « *missão* »

La présence des chercheurs sur le Tapajós est périodique. Le Caruso était présent dans la région épisodiquement depuis 1995. Les chercheurs du Pluph le sont deux ou trois fois par an, chaque séjour durant de 1 à 2 mois.

La phase de terrain, en septembre 2010, a commencé par une visite aux différentes parties-prenantes localement (autorités locales, secrétariats à l'agriculture et à l'environnement de la prefeitura de Aveiro). Le chef de mission précisait dans cette visite de courtoisie la durée et l'objet de la présence des chercheurs. L'objectif était aussi d'établir et de renforcer l'intérêt des acteurs locaux.

Dans ces discussions, cette période de présence sur place est appelée par les chercheurs « terrain » (*campo*) ou « mission » (*missão*). Ces deux termes sont utilisés extensivement par les chercheurs pour parler de ce qu'ils viennent faire à leurs interlocuteurs (équipage, pouvoirs publics locaux, habitants des communautés concernées). Le sens de ces termes, pour le profane, n'est probablement pas aussi clair qu'il ne l'est pour un académique.

Le terme « campo » rappelle l'alternance classique en sciences de la nature et de la terre entre les phases « de terrain » et « de labo », et il signifie en portugais le champ, la campagne. Ce terme a au moins une fois généré une légère confusion :

[quando falava de campo] eu achava que vocês ião pro campo mesmo
[parsi 24]

Celui de *missão* pourrait aussi désigner les missions d'évangélisation, non seulement celles menées au Brésil et particulièrement dans la région Amazonienne par les religieux occidentaux, mais celles aussi menées par des organismes brésiliens aujourd'hui en Afrique lusophone par exemple. Cependant, aucun élément dans l'enquête effectuée n'a permis d'avérer cette possible ambiguïté du terme *missão*.

- « *Comunidade* »

Le Pluph travaille dans trois localités relativement voisines les unes des autres (São Tomé, Araïpa et Nova Estrela). Les habitants se nomment eux-mêmes collectivement par le terme de *comunidade*. Les localités ont en effet une existence administrative déterminée, elles portent un nom et possèdent une organisation pour la représenter. À différents égards, les chercheurs parlent eux-mêmes *des communautés*. Ce terme cependant n'est pas univoque, il peut désigner une multitude de choses :

1. « Les communautés », c'est en général, l'ensemble des trois localités dans lesquelles se déroule la recherche, et par métonymie les gens qui en font partie.
2. « Communauté », c'est un ensemble décrit par la somme des foyers d'une commune donnée (d'après le modèle conceptuel – logiciel Stella). Ou alors, ce sont des réseaux de relations différenciés de communication (d'après le modèle des réseaux sociaux de communication).
3. Une « communauté », c'est l'ensemble des habitants qui se rendent présents aux réunions suscitées par le projet, ou encore de façon plus restreinte « Ceux qui participent aux plantations ».

Dans ce contexte, plusieurs chercheurs insistent sur le risque de partialité que fait courir ce terme polysémique de « communauté ». Dans certains contextes de travail, le mot communauté ne finit par désigner que les six agriculteurs participant aux plantations.

C'est une pente naturelle que dans un travail de ce genre les chercheurs ne pensent qu'avec ceux qui participent activement à la recherche, avec ceux qui l'ont adopté et s'y engagent. En même temps, la communauté c'est quelque chose qui va au-delà évidemment de l'ensemble des participants effectifs. Elle est aussi composée de participants occasionnels et de non-participants, qu'il est *utile* de prendre en compte (Ref Fisher), Mertens 2005 pour favoriser l'implication des habitants mais aussi *juste*, comme le rappelle un chercheur.

Il faut toujours aller à l'encontre de la pente naturelle, comme chercheur il faut chercher à inclure ceux qui ne sont pas immédiatement inclus, pour ne pas renforcer des structures d'exclusion. [chetud 20 – cit. à corriger après retranscription audio]

- « *Voluntarios* », « *participantes* »

Ces deux mots peuvent désigner la même chose : les gens qui ne sont pas eux-mêmes des chercheurs mais qui contribuent à l'information et à la réalisation de la recherche. Mais « volontaire » et « participant » n'ont pas la même connotation et ne renvoient pas aux mêmes épistémologies. Le terme de volontaire s'applique bien au cadre d'une recherche construite de façon unilatérale avec quelqu'un qui propose et l'autre qui accepte. C'est typiquement le cas des expérimentations biomédicales avec « volontaires sains ». à la différence près que le terme « volontaire » dans le présent contexte renvoie hors du travail salarié, être volontaire signifie n'être pas rémunéré.

Le terme « participant » trouve sens dans le cadre où des non-chercheurs sont acteurs et

prennent part à la recherche. Ces deux connotations ne paraissent pas interchangeables :

Il y a un étudiant qui emploie le terme de « voluntarios », alors qu'il faudrait parler de « participantes ». [chprof 4]

En même temps, les termes de consentement (TCLE) fournis par les chercheurs aux habitants mêlent les deux registres. Dans leur version 2009, le mot « voluntario » est utilisé comme adjectif pour qualifier le « terme consentement libre et volontaire », usage inhabituel d'ailleurs relevé par la CONEP (Commission d'éthique nationale brésilienne qui a réservé son avis sur le projet). Ces formulaires de consentement commençaient aussi par la phrase suivante :

*« Você está convidado a participar como voluntário do projeto PLUPH »
(TCLE, quelle version ?)*

Noter ici la tension entre le consentement à participer, comme acte formel (je signe, je dis oui, je figure sur la liste de ceux qui ont répondu) et les différents contenus qui déterminent cet acte de consentir : participation et non-participation sont des activités complexes, faites de demi-consentements, de redites, d'hésitations, de zèle ou de résistance, de revirements, de relations de confiance et d'amitié.

Le temps du terrain : semestres vs saisons

En général, les chercheurs restent assez longtemps sur place et finissent par faire « partie du paysage ». Cela est semble-t-il la marque de fabrique de ce projet : les chercheurs n'y font pas des « visites de médecin » et restent assez longtemps pour être connus des habitants.

Il y a eu un projet de ce type à Jacarécanga. Ils étaient très pressés. Ils voulaient faire en un jour ce qui n'aurait pu se faire qu'en un mois. Au contraire, ceux-là [du Pluph] ils prennent leur temps, ils ne sont pas pressés, ils conversent. [parsi 43]

Le fait de rester longtemps ne compense pas nécessairement le fait que cette venue soit épisodique : les chercheurs sont là seulement à certaines périodes qu'ils choisissent en fonction de leurs exigences de recherches et leurs disponibilités professionnelles. Or ces phases de « terrain » réunissent des chercheurs de différentes disciplines, pratiquant des modes de collecte de données de nature différente avec des gens venus du Brésil, du Canada et dans une moindre mesure d'Europe (une étudiante inscrite en Suisse). Les calendriers académiques de ces différentes régions du monde sont différents, comportant des périodes différentes concernant les exigences académiques. Cela a donné lieu, semble-t-il, à des tensions lorsqu'il s'agissait de fixer les dates de terrain.

Par ailleurs, il y a un risque de décalage entre le temps de la recherche (les disponibilités des chercheurs) et le temps local.

Il est nécessaire de planifier cette activité [de restitution des résultats], et faut faire attention au timing : le contexte sociopolitique (période d'élection, etc.) peut compter, et le calendrier des chercheurs n'est pas le même que le calendrier des communautés. [chprof 23]

En septembre 2010, alors que – on l'a déjà mentionné – les difficultés de certaines plantations donnent lieu dans la bouche des habitants à un constat d'échec, certaines explications mettent en avant les conflits de calendrier :

Les plantations, ça n'était pas aussi prioritaire que la recherche. [L'argent vient du Canada] donc le calendrier du projet est défini par le calendrier académique Canadien, et ne correspond pas au calendrier des agriculteurs. [...] Le principal problème, c'est que le temps des Canadiens est une chose tandis que le temps des Brésiliens en est une autre. Ça a beaucoup influencé le résultat final. [staff 33]

C'est vrai que le calendrier universitaire a eu raison du calendrier agricole [chetud 39]

Ce déphasage partiel entre différents calendriers illustre les multiples contraintes du travail de recherche et porte la trace de la structure décisionnelle du projet. Il témoigne du fait que ce sont les chercheurs qui ont la main sur le calendrier de la recherche plutôt que les habitants. Il est également révélateur des finalités multiples qui structurent le projet.

Le terrain comme espace distant

Le travail de terrain se déroule dans un espace particulièrement distant des lieux institutionnels dans lesquels les chercheurs travaillent. Un fossé sépare le contexte de préparation du travail et celui de la réalisation des activités sur le terrain. Dès lors, ce qui est préparé à distance court le risque d'apparaître comme décalé ou peu pertinent sur le terrain.

Le fossé entre *ici* et *là-bas* s'est exprimé de façon particulièrement claire lors d'une conversation de debriefing sur le terrain avec des chercheurs :

A Montréal, on est loin. Et quand on arrive ici, on se demande comment se relationner avec les communautés, mais on n'a pas le temps, on n'a plus de ressources, de conseil, et on doit dealer avec des choses complexes, du coup on fait a minima. [...] Là bas, on estime que c'est pas grand chose, on dévalorise un peu ce travail, alors qu'en fait ici on sent bien que c'est important. On fait toujours la même erreur. On est dans la grosse science, powerpoint, biblio, etc. On s'assoie pour préparer la restitution, et c'est quand on arrive ici qu'on se rend compte qu'on était hors contexte. Chaque fois que j'arrive sur le terrain, je me trouve stupide. Mon questionnaire, préparé à Montréal, est dans le champ. Y a rien à voir. Je me sens complètement déconnecté avec la réalité des communautés, que je crois pourtant connaître quand je suis assis à mon bureau à Montréal et que je prépare mon questionnaire. [chetud 39]

Ce témoignage est particulièrement intéressant dans la mesure où il récapitule différents éléments : rupture entre deux contextes, urbains et académiques ; le fossé entre le sens donné à la recherche au bureau et celui qu'elle a sur le terrain ; L'inversion des normes avec d'un côté : précision, rigueur, abstraction, neutralité ; et de l'autre : débrouille, bricolage, importance de la contextualisation.

Cela dit, ce fossé peut être au moins partiellement surmonté, à condition de s'en donner les moyens.

Un travail qui suppose des compétences et savoir-faire

Dans les activités de collecte de données, les chercheurs sont censés avoir certaines compétences d'organisation de son travail, de maîtrise des instruments de collecte, des capacités relationnelles, des savoirs concernant la culture locale, ses compétences

linguistiques, etc. Certaines de ces compétences font partie du curricula universitaire dans le cadre de la formation à la recherche. D'autres s'apprennent « sur le tas ». L'art et la manière d'approcher les habitants en les dérangeant le moins possible s'acquiert avec la pratique.

J'ai appris comment faire. Je vais les voir et je leur demande un rendez-vous pour converser et pour poser des questions plus formelles par rapport à la recherche que je mène. Les entrevues sont interminables car je prends le temps de converser. [chetud 39]

Les conversations portent sur la vie quotidienne localement (on commente les événements, prend des nouvelles de chacun des membres de la famille), sur le groupe des chercheurs (on discute des membres de l'équipe, des anciens et des nouveaux, des présents et des absents) et sur une variété d'autres sujets qu'on ne saurait lister ici. La conversation exige un niveau correct de maîtrise de la langue brésilienne mais aussi des codes locaux.

Les chercheurs, étudiants et professeurs issus de la région ont généralement une maîtrise de la langue et des codes qui les rendent apparemment populaires aux yeux des habitants. Mais ceux qui ne maîtrisent pas aussi bien langue et code peuvent également être appréciés dans la mesure où leur conversation paraît pertinente. Les gens paraissent accorder une grande importance aux relations d'écoute et de réciprocité. Les qualités relationnelles de chacun, charisme, expériences, maturité personnelle importent donc.

Il est difficile d'identifier l'importance de la nationalité dans la relation aux habitants, ou plutôt de la région de provenance (il y a des chercheurs québécois, des brésiliens du Nord-Nordeste et d'autres du Centre ou du Sud). La question est de savoir quelle est la bonne posture dans un contexte de différentiel de capital social :

Les brésiliens, je parle de ceux du sud du pays, ont le plus souvent une attitude de mépris à l'égard des pauvres du nord, une relation de pouvoir verticale qui vient de notre histoire, tandis que les canadiens présentent généralement une attitude bienveillante à l'égard des communautés, une volonté de bien faire. [chprof 4]

C'est un cliché que de souligner l'attitude hautaine des Brésiliens-des-villes, venus du sud-est ou de la capitale, qui possèdent argent, voiture, éducation, à l'égard des brésiliens-des-champs, pauvres, démunis, souvent illettrés et peu représentés dans la sphère publique. On est là cependant dans un rapport de subalternité qu'il faudrait documenter davantage.

L'un des chercheurs suggère que la différence d'habitus joue un rôle au moins aussi significatif que les différences de nationalité ou d'origine socio-géographique. L'équipe est composée d'intellectuels éduqués tandis que la plupart des habitants ont un niveau d'éducation basique.

Notre équipe de chercheur est composée d'urbains, pas de ruraux. Ça fait une différence dans les relations avec la communauté. [chetud 39]

Les différences de genre (homme/femme) jouent un rôle qu'il faudrait également creuser. Pour le dire vite, le fait que des étudiantes participent à des travaux difficiles des plantations; partent couper des palmiers dans le *mato*, manipulent des machines, discutent agriculture, c'est quelque chose qui « fait jaser ».

Le travail j'ai fait [notamment pour tout ce qui touchait les plantations] était difficile justement parce que j'étais une femme dans une activité traditionnellement masculine [chetud 20, citation en attente de transcription audio]

Réification des genres.

La rupture entre attitude naturelle et attitude de collecte

L'une des difficultés qui va un peu au-delà du problème de l'acquisition de compétences relationnelles afin de naviguer dans un contexte de différences de pouvoir est celle de l'articulation entre l'attitude naturelle et l'activité de collecte de données. Ce sont les chercheurs dans le domaine des sciences humaines et sociales qui évoquent les difficultés de tenir ensemble ce double agenda. Il y a une rupture entre l'attitude naturelle et l'attitude d'observateur-collecteur de données. D'un côté, la posture d'observateur peut conduire à perturber la relation avec les habitants :

Quand on vient, ils nous demandent : que voulez-vous ? Si nous étions plus naturels, à converser, à ne pas rester silencieux en leur présence, dans la posture de l'observateur, ça irait mieux. [chetud 6].

A l'inverse, l'attitude naturelle permet aussi de collecter des données plus intéressantes :

Je préfère l'entrevue semi-dirigée. La personne répond, parfois ça s'écarte alors tu remets dans le sujet, tu finis par faire dire à la personne ce que tu veux qu'elle te dise, ce qui est un peu vrai d'ailleurs. C'est mieux, ça ne donne pas l'impression que tu leur passes un test. Ils sont gênés. Au début de mes entrevues, je disais : est-ce que je peux enregistrer ? Ils répondaient brièvement, et ils étaient stressés, ils n'aimaient pas ça. Et puis là tu dis, bon c'est fini, tu fermes cahier et enregistreuse, et c'est là souvent ils se mettent à jaser. Ils disent ce qui vraiment est arrivé, te font des confidences, racontent des histoires qu'ils n'ont pas dit parce que c'était enregistré. [chetud 39]

Cette rupture donne lieu à une tension entre le fait de donner des gages de confiance aux habitants-participants et le fait des manipuler les personnes de telle sorte à capter des informations intéressantes. L'auteur de la présente analyse a lui-même clairement éprouvé la difficulté de se tenir dans cette tension.

2)Les relations avec les communautés

Le plus souvent ancré à l'entrée du lac Araípa, le bateau affrété par l'équipe interdisciplinaire et sur lequel elle vit et travaille devient un élément du quotidien. L'équipe de recherche et l'équipage du bateau prennent place dans un réseau de relations sociales diverses avec les habitants.

Enjeux éthiques et épistémologiques des postures de chercheurs

La question de la bonne distance à observer fait l'objet de nombreuses discussions, notamment suite à des épisodes de relations intimes entre membres de l'équipe de recherche ou membre de l'équipage et habitants. Dans la durée, les étudiants – ce sont eux qui parmi les chercheurs participent le plus au terrain –, et notamment les étudiants du Québec estiment que la durée longue des terrains les conduit à changer d'attitude et de posture. On parle du « seuil des 15 jours », à partir duquel les relations avec les habitants commencent à changer de nature. Un brouillage de la juste distance s'opère alors.

L'entre-deux est très difficile à trouver [...] Ce qui s'est passé [les épisodes de relations intimes chercheurs/habitants], c'est plus l'ignorance des effets

que ça pouvait avoir. Une relation humaine, en voyage même si bon, on n'est pas en voyage, mais bon, en voyage, une relations excitante, différente, éphémère car ça ne t'engage à rien contrairement chez nous.[chetud 39]

Les conséquences de cet établissement de relations intimes sont difficiles à évaluer.

On peut facilement imaginer des situations tragiques [...] A des moments ça m'est arrivé d'avoir peur pour le collectif et de me demander : on fait quoi là ? on en est où ?[chetud 39]

Face à ces expériences où les relations chercheurs-sujet ont dépassé une certaine limite, des explications mettent cela sur le compte d'un déficit de maturation affective.

Il faut faire attention à ne pas intervenir dans les problèmes de la communauté [...] Il arrive que les étudiants québécois investissent avec les communautés beaucoup d'affectif, et de façon intense. C'est comme une compensation démesurée de la société froide dans laquelle ils vivent à l'année. [chprof 34]

Il y a peut être un a priori romantique ici : les étudiants donnent dans le mythe du bon sauvage, de la communauté champêtre. Ils idéalisent le fait de vivre proche de la nature.[chprof 18]

Certains habitants estiment que ces relations sont « normales ». Ainsi l'un d'entre eux rappelle une expérience précédente :

Moi, quand j'habitais à Itucui, il y avait aussi un projet là, avec des allemands. Quand ils partaient, on pleurait et ils pleuraient aussi. On a donc appris avec eux à ter educação. C'était ça qui se passait dans le projet, on a appris à vivre ensemble. [...] Toutes les personnes qui sont venues ici pour travailler dans le projet [Pluph] ont laissé en moi un petit bout de sympathie.[parsipla 38]

On estime aussi que l'établissement de relations personnelles aide globalement le projet.

[Certains étudiants] te diraient que plus on est là, mieux c'est pour tout le monde, pour la recherche, pour moi en tant qu'être humain, pour le groupe aussi car plus j'ai des relations fraternelles plus, lors de l'arrivée d'un nouvel étudiant, ils seront bien disposés à l'accueillir. [chetud 39]

On retrouve ces justifications dans les rapports de mission, par exemple lorsqu'il est fait état d'une participation des chercheurs à une fête organisée sur place :

O 9 de maio 2009, a equipe foi participar brevemente ao churrasco do Paraibão, antes de ir começar a demarcação das linhas de ingás (sem a ajuda da comunidade) no lote do Zé Mendes. Isso foi muito bom porque mostrou à comunidade nosso interesse, o que é importante para fortalecer as relações com os participantes. De noite, a gente foi também para a festa organizada pelo aniversário do Paraibão. Isso foi um grande momento de aproximação da equipe com a comunidade.[chetud 2]

De multiples situations se présentent mettant à l'épreuve la juste distance des chercheurs vis-à-vis de la communauté : aller boire un café ? Se rendre au bar en fin de journée pour aller converser avec les habitants et sympathiser ? La tension qui traverse l'équipe sur cette question est ainsi résumée :

Il n'y a pas consensus sur les relations avec les communautés, comment on

devrait se comporter, jusqu'où on doit aller. Il y a deux écoles de pensée. Celles du chercheur qui observe un peu à l'écart, qui garde une distance dans le but de ne pas mêler les cartes, non seulement pour ne pas développer un chantage émotif, un engrenage, mais aussi parce que tu espères observer les dynamiques sociales "normales" comme si tu n'étais pas là. Et puis il y a ceux qui pensent que pour voir les vraies dynamiques sociales, il ne faut pas rester lointain car tu crispes les gens, tu les impressionnes. Si tu es là comme ça, un peu comme si tu habitais là, dans l'informel, alors les gens vont venir te parler, vont venir te poser des questions, t'avouer que peut être ils n'ont pas compris ce qui s'est dit à des réunions. Mais bon, c'est vrai que ça peut être inutile, tu peux être là bas à développer des relations superficielles, sans avoir aucune information. [chetud 39]

On retrouve ici deux figures idéal-typique du chercheur. Celui qui reste neutre, à bonne distance, sans s'impliquer dans les enjeux locaux, et celui qui fait de cette implication une condition de son travail et même un devoir. Dans le cadre de la présente enquête, on n'a pu obtenir beaucoup d'opinions de chercheurs brésiliens à ce sujet, mais on peut suggérer que cette tension partage l'équipe selon trois axes combinés : profs / étudiants ; plus âgés / plus jeunes ; hommes / femmes.

Mais on peut également considérer que cette tension est intrinsèque à toute recherche ancrée dans les communautés, qui requiert une sorte d' « éthique de l'implication » (Shore, 2006 : 11). Cette implication se comprend aussi comme une implication personnelle, humaine, relationnelle. Cela dit, l'implication des chercheurs et la recherche d'une implication de la part des participants conduit à effacer les frontières. La question devient en effet celle de savoir s'il y a véritablement un choix à faire entre ces deux attitudes :

On se définit comme une étude "participative", alors on devrait se donner le mandat de se creuser le cerveau pour trouver un moyen de participer avec eux, et que eux participent avec nous. Je ne pense pas qu'on va faire moins de recherche, que notre recherche sera moins de la recherche si eux participent plus. Des fois j'ai l'impression qu'il y a un peu cette idée sous-jacente, il y a un sorte de préjugé qui dit "bon, c'est vrai, faut bien participer avec eux, on s'entend, mais il fait pas oublier notre mandat de chercheur, faut aussi qu'on fasse notre recherche". Bon, est-ce qu'on cherche moins quand on participe plus ? c'est quoi ça ? mais non ... on va faire de la recherche pareil. [chetud 12]

3) Questions de justice et d'équité

Chercheurs, équipage et habitants entretiennent des liens de différents types :

4. Une relation chercheur / participants, à titre primordial ;
5. une relation entre employeurs et employés, notamment lorsque des aides de camp sont embauchées ;
6. Relation client / fournisseur lorsque l'équipage achète des produits aux habitants (poissons, fruits et légumes) ;
7. Des relations interpersonnelles diverses.

L'articulation et le recoupement entre ces différentes formes de relations peuvent poser

des problèmes. Par exemple, dans tous les cas où des dons – ou d'autres échanges entre chercheurs et habitants – ont lieu, des questions se posent. Ces échanges sont-ils appropriés ? Sont-ils équitables et justes ? Ont-ils des conséquences perturbatrices pour la suite de la recherche ?

Recrutement et l'inclusion des participants : pourquoi eux ?

L'un des principaux questionnements en éthique de la recherche touche aux modalités d'association entre les chercheurs et les participants à la recherche. Cet enjeu renvoie à la fois aux enjeux éthiques de mise en œuvre de l'autonomie et de la justice distributive, mais aussi aux rôles de chacun et notamment la place laissée aux participants dans le processus de recherche.

Dans la quasi-totalité des procédures de recherche, à l'exception notable des recherches collaboratives, ce sont, dans les essais cliniques biomédicaux comme en sciences sociales, les chercheurs qui « démarchent » les participants pour les « recruter ». Cette démarche débouche sur une phase d'échange d'information et sur un choix d'accepter d'entrer dans la recherche.

Cette phase présente une tension importante entre autonomie et hétéronomie. D'un côté (hétéronomie) des « critères d'inclusion » sont définis par les chercheurs en fonction des objectifs de leur recherche, critères dont les participants ne sont généralement pas les auteurs et à la détermination desquels ils ne sont pas associés. De l'autre côté (autonomie), les individus et les collectifs – du moins ceux qui satisfont les critères de recrutement – ont l'occasion de choisir librement de participer ou non par l'intermédiaire de procédures formelles et informelles de consentement, au niveau individuel et/ou collectif, consentement qui peut être régulièrement réitéré ou au contraire révoqué.¹⁰

La participation au projet c'est une décision qui peut être liée à de multiples raisons sous-jacentes. C'est certes l'occasion de contribuer à la production de connaissances, c'est aussi une opportunité d'apprendre et de rencontrer de nouvelles personnes ; c'est une contrainte en raison du temps et du travail que cela demande ; un facteur de prestige social ; d'éventuels risques ou bénéfices collatéraux en nature ou en revenus, etc.

On retrouve une partie de ces éléments et leur mélange dans un témoignage concernant, cette fois, le projet Caruso.

Pendant un an, j'ai fait le suivi de l'alimentation de trente personnes. Tous les jours, je suis passé là et j'ai fait le suivi avec toutes les participantes. Au bout d'un moment, certaines en ont eu marre, je passais tous les jours dans leurs maisons. Alors on a fait autrement, j'ai laissé une fiche où elle même remplissaient les cases comme je leur avais appris à le faire, et moi je passais de temps en temps lui redonner une autre fiche. [...] Cette enquête sur l'alimentation impliquait trente femmes. Il y avait des questions comme : « pourquoi ces trente là et pas d'autres ? Qu'est-ce qu'elles ont de plus que nous ? » Il y avait des jalousies. Certaines auraient voulu participer. Je répondais que trente, c'était le projet qui avait déterminé cette limite. La prochaine fois ce serait trente autres femmes. [staff 16]

¹⁰ Notons ici qu'il est devenu courant de considérer que les normes de recueil du consentement qui ont cours dans les pays occidentaux ne sont pas adéquates aux situations de recherche avec des « populations vulnérables », à commencer par la forme écrite du consentement. Pourtant, sans avoir pu les rechercher de façon systématique auprès d'un échantillon représentatif, c'est un fait que certains habitants gardent la feuille de consentement comme une trace fiable permettant de se rappeler de l'objet de la recherche.

Les ambivalences de la participation apparaissent bien dans ce témoignage : le projet apparaît à la fois comme une contrainte (« on en a marre ») ; comme quelque chose où il faut être (on jalouse ceux qui ont le privilège d'en faire partie) ; et comme quelque chose qui échappe au contrôle (c'est le projet qui dit de combien de participants il a besoin).

Critiques du processus mixte de sélection des participants

Dans le cas du Pluph, il est important de souligner que les habitants sont associés au projet de recherche à différents niveaux. Les habitants des trois communautés (Araipa, Sao Tomé, Nova Estrela – communautés choisies par les chercheurs en fonction des besoins de la recherche) se partagent en fait en trois ensembles : les non-participants (*parno*), les participants qui en principe acceptent de répondre à la plupart des questionnaires et ouvrent leurs maisons et leurs terrains aux chercheurs (*parsi*); et un sous-groupe constitué des participants qui participent en plus, en tant qu'agriculteurs, à l'expérimentation de méthodes de plantations alternatives sur leur propre parcelle, avec l'appui technique, matériel et financier du projet (*parsipla*).

Là, il y a eu un deal : « nous on arrive avec une technologie, de l'argent, des technicos ; et vous vous entrez avec vos terres, vos savoirs. Et de là on va voir ce que ça donne. C'est une expérience ». Certains agriculteurs étaient plus ou moins aptes à accepter. Tout ça a été un échange [chetud 20]

Les agriculteurs participant aux plantations s'étaient à la fois déclaré volontaires suite aux réunions de présentation du projet et avaient été identifiés par le projet via l'enquête sociale initiale (recensement) conduite début 2009 avec une étude des réseaux sociaux de communication, visant à identifier les leaders d'opinion et les personnes « incontournables ». D'après les informations tirées de la présente enquête, le processus laisse un souvenir relativement flou :

Tout le monde a participé avec une volonté libre et spontanée. Je me souviens qu'au début, dans les réunions, ils ont bien formulé de la façon suivante : qui veut participer ? Qui est volontaire ? [parsi 1]

Ils ont dit que le choix serait fait par tirage au sort. Ici, il y a plein de gens qui veulent faire des plantios, mais ils n'ont pas les moyens. Ça coûte beaucoup d'argent [parsipla 15]

On ne dispose pas encore d'assez de données ici pour faire l'analyse de ce processus de sélection des participants aux plantations. Différentes critiques sont néanmoins formulées. La première consiste à dire que le recrutement des participants a été fait en fonction d'un objectif d'avoir une diversité agricole suffisante et une configuration sociale adéquate étant donné les réseaux sociaux considérés, et non pas selon un critère de compétence qui auraient donné toutes ses chances au projet.

Un des problèmes avec le projet fut le choix des lots. Seu Vicente est vieux, il n'a plus de forces. Paraibão [...?], Zé mendes est une autre erreur. Son lot est mauvais à cause de la déclivité. Les bons choix : Ariston et Glacenildo : ce sont des agriculteurs. Pachero, lui, il travaille avec du gado, il n'est pas agriculteur [staff 33].

Une autre critique consiste à remettre en question l'usage de l'analyse de réseaux sociaux de communication comme procédures qui contredit, au moins en partie, l'autodétermination des habitants et leur capacité à faire le choix eux-mêmes dans leur propre perspective. Tout

se passe comme-ci les gens avaient été choisis pour des raisons finalement assez opaques, comme nommés par une puissance occulte armée d'une technologie permettant de prédire qui serait un bon participant et qui ne le serait pas.

Des gens de la communauté qui ont été sélectionnés par une étude et non pas par un travail dans la communauté ou une élection démocratique ... nos très chères valeurs! Genre quand le sénat chez nous est nommé, ça nous écœure, mais là on nomme des gens [...] Moi la justification des réseaux sociaux, je n'en suis pas convaincu. Peut être parce que je ne suis pas dans le projet depuis le début, et que je n'ai pas vu le début de ça, mais sérieux je ne l'intègre pas dans ma tête, je ne l'intègre pas "ah c'est eux les leaders, bon, ben". Je ne sais pas si c'est une bonne manière de fonctionner... Je comprends les critères, mais je ne pense pas que ce soit l'unique critère... [ch]

Une telle hétéronomie – « être nommé » c'est effectivement être déterminé par d'autres que soi – trouve dans le cas de la participation à la recherche des justifications plus objectives que dans celui de la représentation politique. La recherche est une pratique sociale qui obéit à des contraintes méthodologiques, ses procédures ne peuvent être calquées simplement sur des critères de justice sociale, même si c'est justement un enjeu éthique pour la recherche d'au moins ne pas *renforcer les injustices* par les procédures de recherche.

Le paragraphe qui précède serait à rediscuter ! Quand on parle de méthodologies décolonisées ou de démarches non-hégémoniques, il s'agit justement de méthodes de recherche qui prennent en compte, dès le départ, les contraintes en termes de justice.

Les inputs du projet

L'expérimentation des plantations est « participative » au sens où les agriculteurs, non seulement ont contribué à l'élaboration du dispositif en ayant leur mot à dire par exemple sur le choix des plantes qui le composeraient, mais aussi et surtout en mettant « la main à la pâte ». Afin que la démonstration soit réaliste, il était jugé important que ces plantations se réalisent dans les mêmes conditions que celles de futurs agriculteurs intéressés à l'adoption de cette technique.

Cependant, le projet a apporté des moyens non seulement techniques mais aussi financiers et humains pour réaliser les plantations. Il semble que le principe de départ était que le projet n'apporterait d'aide extérieure que pour les activités requises par la recherche elle-même (évaluation, visites techniques, démonstration, etc.). En réalité, l'apport du projet pour l'expérimentation ne se limite pas à la mise en oeuvre d'un accompagnement, d'une assistance technique et de procédures d'évaluation. Le projet finance tous les investissements de départ (semences, engrais, calcaire, etc.), mais aussi, dans une certaine mesure le travail, à commencer par le « nettoyage » initial de la parcelle qui a demandé début 2009 un surplus de travail en raison d'un brûlis partiel du à un retard imputable au projet. Le travail de préparation des plants, de plantation elle-même a été payé par le projet. Une fois que les gros travaux de départ ont été ainsi mis en route avec la participation mi-salariée, mi-bénévole des participants, il a été décidé de passer à un régime de volontariat plus conforme aux choix de départ.

En septembre 2010, certains agriculteurs participants au volet plantation éprouvaient des difficultés d'entretien de leur parcelle et déclaraient, par exemple :

S'ils ne paient pas pour caipinar, alors ça va échouer. Nous on ne peut pas

continuer comme ça. Il faut qu'ils paient. [parsipla 31]

La situation est délicate, car le travail d'entretien de la parcelle demande *effectivement* un travail important, au point qu'il était question pendant le mois de septembre 2010 que le projet laisse sur place aux communautés une débroussailleuse. Mais si le projet paie, quelles seront les conséquences en termes de validité de la recherche (cette expérience était censée être réaliste, faite par les agriculteurs eux-mêmes avec leurs propres forces) et aussi en terme de justice distributive (l'argent apporté au projet a un impact économique non-négligeable à l'échelle locale) ? Mais en même temps, si les agriculteurs sont accaparés par le surplus de travail engendré par la recherche, ne vont-ils pas alors en tirer préjudice ?

Les chercheurs racontent que ce sujet – faut-il subventionner ou non le travail des participants ? – avait été soulevé dès le début.

Ça a été une question avec les brésiliens. Ils disaient : si nous payons, ils vont se vicier. En face, on proposait plutôt un modèle donnant-donnant. [chetud 20, citation à corriger après transcription]

On a établi une relation de troca, ne serait-ce que par les limitations financières : le projet n'avait pas prévu autant de budget pour ce projet d'extension. Cette question de la limitation financière fut difficile. On avait limitation forte du budget. Les agriculteurs ont eu à investir beaucoup : ça a permis de participer davantage, mais ça a géré quasiment des conflits dans certaines situations, parce qu'il devait donner plus que ce qu'il pouvait. Difficile, cet équilibre entre donner trop (les gens finissent par s'habituer) et donner peu (les gens se démobilisent) [...] Car, à la fin, on finit par entrer en conflit avec les nécessités de la subsistance. [chetud 20 – transcript à faire]

Un acteur du volet plantation estimait en septembre 2010 que ce qui s'était passé démontrait qu'il aurait mieux fallu que les chercheurs évitent d'entrer dans un système de relation de financement avec les participants, quitte à prendre son temps.

Saude et allegria [ONG agissant sur les rives du Tapajos depuis , ils travaillent pour ne pas faire d'erreur. Ils visitent les projets, ils regardent beaucoup avant d'agir. Dans le pluph, l'agriculteur a été payé pour tout (desmatamento, roça, plantios, etc.) et donc ça a mal commencé. Le principe est mauvais. Car dès que le projet arrête de payer, alors tout s'arrête. Saude et Alegria, eux ils font de la capacitation sur les plantios. Ce qui sort de Santarém, c'est pas l'argent, seulement le savoir. Donc les gens s'organisent entre eux. [staff 33]

« Bénéficiaires » et justice distributive

Un aspect qui prolonge le précédent et qui suscite plusieurs critiques de la part des habitants, tient au fait que les participants choisis pour les plantations ont été, de ce fait, « privilégiés ». Il n'est pas rare d'entendre cela chez les habitants interrogés.

Avec le temps, avec les plantations, l'idée est que ça va améliorer la situation de certaines personnes. [parsi 28]

Il y a des personnes passablement insatisfaites et qui n'embarquent pas dans le projet et disent, pour « eux » ça sera bien, pour « eux » c'est utile. Le projet c'est pour « eux », un petit groupe qui a obtenu, pour employer leur langage, un « bénéfice » de la part du projet. [chprof 4]

Ces gens là [les agriculteurs participants] sont systématiquement privilégiés. [chetud 12]

Le privilège en question est attaché au fait d'être bénéficiaire d'un appui technique, financier de la part du projet.

Qu'on le veuille ou non, ils vont rester avec des plantations, des acerola, graviola, bananes, qui coûtent cher et qu'ils n'auront jamais les moyens de s'acheter. Ce n'est pas pour rien qu'il y a eu des vols de bouture aussi, il y en a qui ont des orangers et tout. Ça c'est une injustice: pourquoi eux ? [chetud 12]

Certains chercheurs estiment que l'appui matériel du projet pour les participants aux plantations représente une inégalité de traitement des habitants analogue à celle qui a fait polémique dans le cadre de l'épisode des lunettes du Caruso.

Ma question : en quoi ça diffère de la distribution assymétrique de lunettes qui génère une attente, et qui est vue comme bénéfice pour la communauté assymétriquement distribué, et les ressources, y compris financières, c'est-à-dire des diarias, pour travailler dans le terrain du voisin, désherber, etc. ? [...] C'est quoi la différence entre payer des diarias à des personnes, dont les voisins voient bien que ça permet d'aller acheter au supermarché et de ramener des bénéfices dans la maison ; ou payer de l'engrais, des plants qui ont été ramenés de Santarém ?

- « C'est bien pour eux.

- Et pour vous monsieur c'est bien ?

- Bon, les canadiens apportent des bénéfices, à certains. Moi je n'ai pas ma part. »

C'est quoi la différence [avec le cas des lunettes] ? [chprof 4]

Il semble qu'au début du projet, il était prévu de réaliser les plantations sur des parcelles communes, appartenant à la communauté et non pas à des particuliers. Cependant, il s'est avéré qu'il n'y avait pas de telles parcelles collectives ou communautaires.

Citation récit de la mise en place des plantations à transcrire [chetud 20]

On peut noter ici que deux théories de la justice distributive s'opposent : une justice fondée sur le principe : *à chacun selon ses besoins*, et une autre fondée sur le principe : *à chacun selon son mérite*. Tous les habitants vivent, à quelque degré, une situation de carence. En un sens, promouvoir la justice reviendrait, pour le projet, à chercher à bénéficier à tous proportionnellement à ses besoins.

C'est bien ça en fait. La vie est si difficile. On va faire ce qui fait du profit, tout le monde veut croître un tout petit peu [parsis 28]

Mais ce critère de justice distributive calqué sur les besoins est tempéré par des considérations de mérite. L'idée est que les bénéfices individuels tirés du projet récompensent des efforts réalisés par des volontaires :

Il y en a toujours qui critiquent alors qu'ils n'ont pas été volontaires. Il y a des gens qui veulent essayer, d'autres qui se contentent de critiquer, il ne faut pas s'en préoccuper. Il y a aussi des gens timides, un peu renfermés, qui n'ont pas été à même d'entrer dans l'étude. [parsis 1]

L'un des enjeux ici c'est que le projet ne s'adresse qu'à ceux qui sont à la fois sélectionnés

par l'enquête de réseaux et qui sont à même d'y entrer. C'est à ceux là que des bénéfices ou des opportunités vont se présenter.

Surtout, les deux positions précédentes prennent pour point focal le bénéfice individuel retiré ou non par les participants au projet. Le principe et la finalité d'un projet de recherche – constituer des connaissances nouvelles – conduit plutôt à obtenir un bénéfice collectif, à long terme. Pour obtenir ce bénéfice collectif, il faut bien qu'il y ait partage. Celui-ci est formulé comme un devoir qui incombe à l'équipe du projet ainsi qu'aux agriculteurs. L'agriculteur partie-prenante dans une parcelle expérimentale est donc aussi en charge de transmettre les savoirs et partager son expérience de terrain avec les autres habitants.

Les plantations, c'est pas pour tout le monde. Le propriétaire de la parcelle, il devrait être comme un professeur. Il devrait enseigner aux autres. Il devrait donc être volontaire pour faire ces démonstrations.[parsi 40]

Ce témoignage fait référence à un processus recherché par le projet, dans lequel l'agriculteur qui a de l'expérience sur l'innovation agronomique la partage avec ses pairs. Ce processus renvoie aussi à la « restitution des résultats », la recherche d'une appropriation de la recherche par les participants, et de « régionalisation ».

La présente enquête qualitative n'a pas les moyens d'évaluer les retombées directes ou indirectes, positives ou négatives, de la mise en œuvre du projet Pluph pour les communautés.

La question des aides ancillaires

On nomme « ancillaires » des actions d'assistance – comme des soins, des apports en nature, des dons – qui sont réalisées en marge de la recherche sans que celles-ci soient directement nécessaires à la recherche elle-même ou à prévenir ou réparer des torts causés par la recherche elle-même¹¹.

Dans un contexte de carences importantes dans lesquelles vivent les habitants des communautés du Tapajós, la présence de l'équipe de recherche peut représenter une opportunité pour ces gens d'avoir accès, de façon ponctuelle, à des biens de première nécessité (carburant, médicaments, argent pour le transport, nourriture, etc.) dont ils ne disposent pas ou pas régulièrement par leurs propres moyens.

Si quelqu'un nous demande un service, ça va souvent se passer comme ça : les gens savent très bien qu'on a de l'argent. On a eu l'exemple cette fois-ci de quelqu'un de la communauté qui vient demander 50 litres de gazoline, ça correspond à 30 dollars canadiens. Il vient demander ça pour aller à l'hôpital, sa femme est malade et il va avoir besoin de cette essence pour l'amener jusque là, et il n'a pas les moyens de payer ça. Qu'est-ce qu'on fait avec ça ? [chetud 12]

Pour autant qu'on le sache, la réponse donnée à ces demandes par l'équipe du Pluph se fait sur une base de cas par cas : en cas de nécessité ou de péril – une blessé requérant un transport à l'hôpital, la délivrance d'un antalgique à un habitant mordu par un scolopendre – l'équipe ne refuse évidemment pas son aide, dans la mesure où elle a les moyens de l'apporter. En revanche, pour des cas sans caractère d'urgence, la réflexion sur la décision à

¹¹ Inspiré de la définition donnée par Belsky L, Richardson HS. Medical researchers' ancillary clinical care responsibilities. *BMJ*. 2004;328(7454):1494-1496 ; Voir aussi la contribution de Adnan A. Hyder; Maria W. Merritt , Ancillary Care for Public Health Research in Developing Countries , *JAMA*, 2009;302(4):429-431 (doi:10.1001/jama.2009.1072) ;

prendre est étroitement lié au genre de relations entretenues avec les participants à la recherche, au contexte et à l'évaluation disponible des retombées que cette action aurait touchant les relations futures des chercheurs avec les communautés.

Apparemment, les problèmes les plus épineux – à l'instar de l'épisode des lunettes dans le Caruso – surviennent là où cette action est, de par son objet, son espace et sa temporalité, étroitement relié à l'objet, le lieu et le moment de la recherche. L'un des chercheurs cite ainsi un dilemme rencontré sur le terrain.

Avec une personne dans les communautés, il y a eu beaucoup de discussions, sur la vie, le mariage "l'ailleurs", les projets de vie, etc. A la fille, on lui disait si toi ce que tu veux faire c'est étudier, et bien pose-toi les questions à savoir qu'est-ce qui est plus important pour toi.... Elle n'avait pas le goût de se marier. Ce qu'elle voulait c'était aller étudier, sortir des communautés, tout ça. On discute avec elle, on lui raconte comment nous on vit, ce qu'on étudie, etc. Au bout d'un moment, vers la fin du terrain, elle demande l'argent pour être capable de sortir d'ici pour aller étudier. Là ça devient assez euh.. assez délicat : on lui dit, je t'encourage, mais pas financièrement. Mais elle ce qui la bloque c'est les finances... [chetud]

D'un côté, on peut estimer que les chercheurs qui « incitent » et « encouragent » interviennent de façon déplacée dans les trajectoires de vie des habitants et sortent du périmètre défini par leur rôle de chercheur. D'un autre côté, même sans considérer les motifs personnels qui contribuent à cette décision, « encourager les filles à étudier » peut être interprété comme faisant partie de la sphère d'action légitime de l'équipe en tant qu'équipe de recherche : les activités scientifiques menées sur le terrain avec la participation des habitants ne se donnent-elles pas en effet un objectif d'appropriation de la démarche de recherche par les habitants ? Le fait de développer, au contact des chercheurs, un désir de faire des études pour cette jeune habitante n'est-elle pas une façon de donner sens à la rencontre et à la participation au projet de recherche ?

Un chercheur (qui en l'occurrence ne parle pas de ce cas précis) rappelle la mission première et propose une réponse claire rappelant la hiérarchisation des devoirs de l'équipe de recherche :

Notre mission première, c'est de faire de la science. C'est pour cela que nous sommes là. Dans le projet, l'objectif de formation des étudiants est primordial. Ce travail scientifique, il se fait avec des communautés, mais notre mission ce n'est pas de donner des jobs aux communautés. Si, par notre activité scientifique, on aide la communauté, c'est tant mieux, mais c'est un effet secondaire indirect. Nous ne sommes pas une ONG, pas un travailleur communautaire, nous sommes là pour créer de la science et ramener des résultats. [chprof 23]

Un autre chercheur essaie d'ouvrir une voie intermédiaire entre ces positions divergentes. Le chercheur qui est sur place est non seulement un professionnel de la production de connaissances, mais aussi un citoyen porteur d'engagements.

Essentiellement, le job du scientifique c'est de faire de la science, de la recherche, générer de la connaissance. Dans un monde idéal, à la rigueur, tout le monde devrait faire son travail, les scientifiques [devraient faire de la science], les utilisateurs devraient l'utiliser. Or là il y en a beaucoup qui l'utilisent, beaucoup qui ne l'utilisent pas ... La responsabilité devrait être celle-là. Mais, cependant, dans la vie réelle, les scientifiques peuvent

réaliser leurs activités dans les limites de leurs responsabilités, leurs obligations, mais cela n'empêche pas les chercheurs d'aller au-delà de leurs responsabilités. Le scientifique, professeur, scientifique, chercheur, il est aussi citoyen d'une société dans laquelle il paie des impôts et donc il a quelque chose à dire, il peut faire des actions tant qu'elles sont légales, de bonne foi, louables, etc. [chprof 4]

Faire ce travail en tant que professionnel n'empêche pas de le faire aussi avec mes valeurs propres, avec ma volonté d'améliorer la qualité de vie des communautés, de plus de justice sociale, d'amélioration de la santé, etc. [chprof 4]

Ce débat qu'on ne saurait régler de façon simple pose plusieurs questions :

- (1) Quel est le rôle que ce chercheur-citoyen peut adopter face aux problèmes politiques et sociaux qui affectent les communautés participantes à sa recherche ? Cette question conduit en retour à se demander quelle est la pertinence de sa propre recherche face à ces mêmes problèmes. On reviendra dans le dernier chapitre sur cette remarque qui renvoie en définitive à l'idée que la question des soins ancillaires serait peut-être moins épineuse si la recherche était mieux alignée sur les problèmes qui affectent réellement les communautés.
- (2) La seconde question est d'ordre pratique : Quel est le sens et l'utilité d'une réponse individuelle et ponctuelle, même bien intentionnée, à des problèmes structurels ? À l'inverse, ne pas essayer de faire quelque chose, même de faible portée, cela ne serait-il pas tout simplement contraire à l'éthique ? Une évaluation objective dans le court et le long terme des réponses apportées par les chercheurs est requise pour instruire le débat éthique.
- (3) Une autre question encore est de savoir quelle frontière placer entre ce qu'il peut faire en tant qu'individu conscient et engagé et ce qu'il fait en tant que membre d'un collectif constitué autour d'un projet de production de connaissances et par le biais duquel il s'est trouvé mis face à la situation. Il semble que faute d'un espace pour en débattre collectivement, les chercheurs rencontrant ce genre de dilemmes y répondent parfois de façon individuelle, sans prendre entièrement en compte ce que leur réponse individuelle pourrait avoir comme retombées pour l'équipe et les situations futures.

Sur les questions d'éthique, d'attitude, il n'y a pas consensus. La minorité se plie à l'avis de la majorité, ou à tout le moins les gens se plient à ce que disent les autorités du projet. Donc il n'y a pas consensus sur les relations avec les communautés, comment on devrait se comporter, jusqu'où on doit aller. [chetud 39]

C'est souvent des situations comme ça. Mais ce sont des situations qui ne sont jamais les mêmes, et moi je trouve qu'on n'est pas outillé pour ça. [chetud 12]

Les outils pour aider à la résolution de ce genre de cas qui pourront faire l'objet d'un prolongement de la présente étude pourraient se forger à plusieurs niveaux (1) la discussion et la clarification des principes éthiques sous-jacents ; (2) L'évaluation objective et systématique des mesures envisagées (et pas seulement de leurs intentions)¹²; (3) l'ouverture

¹² Adnan A. Hyder; Maria W. Merritt , Ancillary Care for Public Health Research in Developing Countries , JAMA, 2009;302(4):429-431 (doi:10.1001/jama.2009.1072) présentent dix étapes dans la réflexion sur les actions

d'espaces de formation et de délibération à propos des justes attitudes à adopter dans des situations concrètes.

Une formation sur l'éthique, je vois ça un peu comme une formation sur la manière de se poser des questions, sans que ce soit des règles fixes: "nous n'avons pas droit de faire ça". Mais plus du genre : quand il arrive une situation, est-ce qu'on doit se mettre à leur place ? est-ce qu'on doit plus prendre la position de chercheurs carrément ? Est-ce que c'est les deux ? Dans quelle mesure on peut laisser entrer des convictions personnelles ou une sensibilité humaine ? Ou est-ce qu'on doit toujours rester à l'écart des questions monétaires ? [chetud 12]

Au-delà de cette formation interne à l'équipe portant non seulement sur les principes directeurs adoptés par le projet mais aussi au raisonnement et à la délibération éthique à propos de ces cas complexes, la participation des habitants à cette délibération ne saurait être écartée. Or, dans le cas de l'épisode de lunettes à l'époque du Caruso par exemple, à aucun moment les habitants et participants n'avaient été sollicités pour donner leur avis sur la marche à suivre par le projet en terme de mise à disposition de lunettes après le test ophtalmologique. Dans le Pluph, un forum de débat à propos de la recherche avec les habitants pourrait être le lieu d'une maturation des décisions prises par l'équipe à l'égard des différents problèmes rencontrés par l'équipe aux limites de son champ d'action.

d'assistance ancillaires : « (1) understand the goals and objectives of the research study (necessary to consider whether delivery of a given ancillary care option might interfere with the research mission); (2) understand the range of options that might be considered as ancillary care (Table); if a scope criterion is used to limit the range of options, it would be applied at this step; (3) assess the research-specific and context-specific factors influencing strength of participant group's claims to options under consideration; (4) rank options in order of greater to lesser strength of claim; (5) identify costs, risks, and benefits of each option under consideration over specified period (using quantitative methods if possible); (6) engage in a locally driven deliberative process among concerned stakeholders, to include elicitation of participant group's preferences (eg, through direct talks, representatives); (7) define the package of ancillary care that will be offered with rationale resulting from deliberative process; (8) disseminate information about package of ancillary care and rationale widely to key stakeholders; (9) monitor implementation and use of ancillary care over life of research study; and (10) analyze generalizeable lessons from experience of systematic provision of ancillary care » (p. 430)

III. Motifs, pertinence et diffusion des résultats

Cette troisième section porte sur le pourquoi du projet et son inscription dans différents contextes.

1) Questionnements sur les motifs du projet

Il n'est pas rare que les habitants s'interrogent sur les véritables raisons du projet. Lors des conversations à ce propos, les habitants souvent estimaient avoir suffisamment compris sur *quoi* porte le projet et s'étaient familiarisé avec les procédures des chercheurs, mais ils déclaraient ne pas avoir tout-à-fait compris le *pourquoi* de tout ça.

Une chose qu'on se demande, c'est pourquoi ils viennent de si loin. Pour nous, toutes ces choses sur lesquelles ils enquêtent, c'est pas grand chose, mais on voit que ça les intéresse beaucoup. Ça a beaucoup d'importance pour eux tout ça, leur recherche. [parsi 21]

Pour vous parler sincèrement, c'est vrai qu'il y a une polémique ici à propos du projet. On entend, qu'est-ce que ces gens du Canada sont-ils venus faire ici ? On se demande bien ce qu'ils cherchent puisqu'il n'y a rien à prendre ici. Et puis les étudiants, ils expliquent correctement ce qu'ils vont chercher, mais on aurait bien besoin d'une explication définitive de quelle est la finalité réelle de leur présence ici. [...] Les étudiants, je ne sais pas pourquoi ils sont là finalement. [parsi 44]

Cette difficulté à comprendre le *pourquoi* de la recherche ressort également d'un témoignage portant sur l'expérience du projet précédent, le Caruso :

Au début, le projet [Caruso] a un peu perturbé. Les gens disaient : ils prennent du sang et des cheveux et on n'a pas de résultats. Il y avait des gens pour dire, ils vendent le sang, ils font des perruques avec nos cheveux, etc. Moi j'ai du aller très souvent derrière ces gens pour expliquer que non, c'était pas ça : ils prennent si peu de sang, si peu de cheveux qu'ils ne peuvent rien faire avec ça. [...] Pour l'alimentation, il y en avait toujours qui disaient : pourquoi ils veulent savoir ce que je mange comme ça ? Qu'est-ce qu'ils veulent au fond ? Et après ça, ils ne me donnent même pas à manger ? [...] A l'époque, oui on se demandait nous aussi, au fond, pourquoi ils font tout ça, cette recherche. Moi j'expliquais autant que possible. Mais à la fin je me disais aussi : au fond, je ne sais pas pourquoi finalement ils font ça. [staff 16]

Dans un étonnement et une curiosité parfois mêlés de scepticisme, les habitants interrogés formulent quelques hypothèses. Parfois, c'est le soupçon qui ressort. Un habitant déclarant avoir refusé de participer estime que les chercheurs doivent avoir un *agenda caché* :

Tout ça, ce qu'ils font, c'est pour leur bénéfice. Personne ne fait les choses gratuitement. Seuls des fous dépenseraient autant d'argent, autant d'énergie pour rien. C'est sûr, ils doivent tirer un profit, un bénéfice pour la recherche, ce genre de choses. [parno 22]

Les participants qui connaissent mieux le projet parce qu'ils y participent, ou parce qu'ils travaillent régulièrement avec les chercheurs s'efforcent de comprendre qui détermine les chercheurs à faire ce qu'ils font. Ainsi, à propos des étudiants :

Des fois, par curiosité, on se demande ce que c'est cette recherche... Les étudiants, on a compris un peu, ils sont obligés de faire ça. C'est pour leurs études. [parsi 46]

Leur présence ici fait partie de leurs études. Ils viennent, observent, et puis ils repartent là bas. Tout ça fait partie de leurs études en fait. [parsi 44]

Ce projet, il a un intérêt de connaissances, pour leurs recherches. Après, les étudiants vont présenter tout ça à leur professeur et ça va passer ou pas. [parsi 1]

Dans ces extraits, les participants donnent une interprétation « désenchantée », prosaïque de ce que font les chercheurs. Cette interprétation apparaît en décalage avec la façon dont les chercheurs présentent – en tous cas dans les réunions et interactions qui ont été observées pour la présente enquête – leurs activités. En effet, les chercheurs semblent dire assez rarement qu'ils sont là parce que c'est leur travail que de collecter des données, les analyser et publier des articles, et qu'ils sont payés pour ça¹³. La justification que les chercheurs donnent à leur présence et leur travail prend plutôt la forme d'un rappel des objets de la recherche (liens entre santé et environnement, Hg, Chagas, plantations, etc.) et d'un rappel du but (prévention primaire des dégradations conjointes de la santé et de l'environnement). Dès lors, tout se passe comme si le décalage entre ce que les chercheurs disent vouloir faire (comprendre ces objets et réaliser ce but) et ce qu'ils font en pratique (déployer beaucoup de moyens pour collecter des données, obtenir leur diplômes, etc.) ouvrait une marge d'interprétation que les participants cherchent alors à remplir, avec des grilles d'interprétations diverses, des plus pragmatiques aux plus soupçonneuses.

Cet état de fait est peut être ce qui explique le décalage que l'on sent entre chercheurs et habitants.

[La participation], c'est cette espèce d'idée que le tout est plus grand que la somme des parties. Que le travail émanerait, que le thème de la recherche, ou la construction émanerait vraiment de part et d'autres qui seraient travaillées ensemble. [...] Pour moi c'est un step qui manque. D'ailleurs, je me demande si c'est pas à cause de ça un peu l'espèce ce décalage qu'on sent dans toutes les sphères du projet entre nous chercheurs et eux communautaires, on dirait qu'il y a toujours un petit glissement, on essaie de dire : c'est culturel, ruraux/campagne, nordestin/paraense. Des fois je me dis, si c'était vraiment vraiment participatif, il n'y aurait pas de décalage. Une divergence de vision, ce n'est pas pareil qu'un décalage. Ça peut arriver quand tu travailles ensemble. Tu n'as pas toujours la même conception de la vie, t'es pas tout le temps d'accord. Mais semble-t-il qu'après 4 ans, ils n'ont pas encore tout à fait compris ce qu'on faisait. Si on travaillait ensemble, ils l'auraient plus compris. Ils le comprendraient plus parce qu'ils l'auraient fait eux. [chetud 12]

Il semble qu'on retrouve un peu la même chose concernant les motivations sous-jacentes à

¹³ Un indice de cette occultation partielle de la part des chercheurs des déterminants techniques, professionnels, pratiques, voire même (on y reviendra) biographiques de leurs actions est cet épisode mentionné dans le Pluphino 21 (?) d'un étudiant ayant été destabilisé par la question d'un habitant auprès de qui il collectait des données : « combien vous êtes payé pour faire ça » ? Se sentant mis en cause dans son intégrité professionnelle, le chercheur répondait que son action répondait au but de faire avancer la connaissance des processus qui affectent la communauté et qui concernent ses habitants, occultant par la même. Une bourse de recherche n'est certes peut-être pas strictement assimilable à un salaire, mais c'est tout de même une information pertinente pour qu'un profane comprenne pourquoi et comment le chercheur fait ce qu'il fait.

l'implication individuelle des chercheurs. Certains participants disent être surpris et étonnés de voir à quel point certains chercheurs s'investissent dans ce projet et ces problèmes auxquels ils accordent manifestement une si grande importance. Pour le comprendre, ils semblent intéressés de connaître les histoires, les trajectoires personnelles et en fait les différentes raisons qu'ont les chercheurs de s'investir dans ce qu'ils font¹⁴. Or, il semble que parfois la posture du chercheur neutre et centrée sur son activité de recherche contribue à masquer, occulter ces éléments qui permettraient pourtant une plus grande transparence de l'activité réalisée.

Bref : ne pas clarifier le contexte économique, institutionnel et personnel de l'activité de recherche contribue à rendre les motifs et motivations de cette recherche étrange aux yeux des habitants y compris des participants qui accordent pourtant une certaine confiance à l'équipe.

L'objet de la recherche : alignement vs contingences

L'alignement de la recherche sur les besoins ou les *préférences* des populations concernées est au coeur du débat sur l'éthique de la recherche¹⁵. La recherche conduite par le projet Pluph est centrée sur des problèmes qui affectent ou risquent d'affecter les habitants de la région (Hg, déforestation, Chagas). Bien évidemment, les habitants rencontrent aussi d'autres problèmes qui ne sont pas pris pour objet principal par le projet. Dans ces conditions, qu'est-ce qui fait la pertinence ou non du projet Pluph au regard des besoins / préférences des communautés ?

Pour réaliser un diagnostic local de santé des populations, il y a au moins deux sources d'information possibles : les opinions de spécialistes fondées sur des données populationnelles (*top down*) et l'avis des populations concernées fondées sur l'expérience de vie (*bottom up*). La fiabilité de chacune de ces sources et les tensions potentielles qu'elles peuvent entretenir entre elles constituent deux enjeux importants.

Qu'en est-il dans le cas du Pluph ? Ne pouvant pas ici retracer précisément le processus de choix et de sélection des problèmes directeurs du projet Pluph, on exposera ici seulement des éléments empiriques recueillis pour conduire ce débat. Il ne semble pas qu'un diagnostic local de santé des populations basé sur l'une de ces deux méthodes ou les combinant n'ait été réalisé par l'équipe du projet [merci de corriger si erreur]. Sans prétendre refaire a posteriori ce diagnostic, certains éléments indiquent que ce débat gagnerait à être posé. Par exemple, dans le cadre du Caruso, quelques années plus tôt, les témoignages suivant avaient été recueillis¹⁶ :

« Les maladies les plus fréquentes observées chez les élèves sont la fièvre, la

¹⁴ Un chercheur, lors d'une conversation informelle donnait une clé pour comprendre le positionnement politique du projet : « En gros, il y deux populations pas mal différentes, deux cultures. Les nordestins, ils ont des pratiques prédatrices de l'environnement, ce sont des colons, des défricheurs, ce sont des pionniers. Ils entreprennent, ils ont le goût de réussir. Ils savent ce que c'est, vivre à la dure, certains ont connu la faim. Ce sont des survivants, des défricheurs, des pionniers. Ils travaillent dur. Les autres, les paraenses, sont plus proches de la nature, avec des pratiques issues des autochtones, ils sont plus à l'aise avec la complexité. Ils sont dits « paresseux » ou « indolents », c'est ce qui se dit, et en effet ils sont peut être moins ouverts à la nouveauté, peut être moins curieux. Mais ce sont les victimes désignées de ce qui se passe en ce moment avec le développement. Cette culture entre guillemets est en péril. Notre équipe, depuis la fin du Caruso, est pro-paraenses. On est de leur côté. Ce qui se joue ici, au fond, c'est ce qui s'est joué au Québec avec les pionniers. Chez nous, cette domination là s'est exercée, et la forêt a été coupée » [verbatim incertain et approximatif].

¹⁵ Le concept d' « alignement sur les besoins » est un concept de base de la Déclaration de Paris (2 mars 2005) concernant l'aide au développement.
http://www.oecd.org/document/15/0,3746,fr_2649_3236398_37192719_1_1_1_1,00&&en-USS_01DBC.html

¹⁶ Thèse de doctorat - non soutenue - de Elisete Gaspar, cité p. 85 (pdf p.101), document partagé par Donna Mergler.

grippe, la diarrhée et les parasitoses intestinales...» (S, 42ans),

« Je trouve que c'est pendant la période où le niveau de l'eau est bas que les élèves sont le plus malades et manquent plus l'école...cela provoque beaucoup de diarrhée et aussi des problèmes de peau... » (Directrice, 40 ans).

Ces témoignages semblent illustrer le fait que les problèmes de santé traités par le Pluph (et avant lui le Caruso) ne sont pas mentionnés par les populations locales comme des enjeux de santé prioritaires. Des participants du Pluph pointent, sans nécessairement le déplorer, ce décalage entre le projet et les besoins.

Le projet, c'est un projet pour préserver la forêt, et ça c'est bien. La forêt est importante pour préserver notre santé. Maintenant, ce qu'on veut, c'est un agent de santé qui soit vraiment utile à la population, un poste de santé, qu'on ne soit pas obligés d'aller jusqu'à Brasília legal en cas de piqûre de serpent. Mais pour ça, les gens ont besoin de s'organiser. C'est ça les besoins. [parsi 7]

L'écart entre les besoins et la focalisation du projet est un fait que certains chercheurs reconnaissent :

A force d'être toujours ici, tu te rends compte qu'il y a un lien entre dégradation de l'environnement et santé humaine et que ça se matérialise à plein d'autres échelles et non ces deux problèmes là. Par exemple la diarrhée, liée à la qualité de l'eau, qui est la problématique de santé, liée à l'environnement, dont le projet est déconnecté, sauf par sensibilité humaine des relations interpersonnelle. Je comprends que la recherche ça marche comme ça. T'obtiens un financement à partir de qqch qui est une question importante à étudier; poursuivre la recherche sur le Hg, étudier le risque Chagas. Mais ça donne l'impression qu'on est déconnecté. Pour eux, les pb de santé-environnement les plus criants, on ne s'en occupe pas au niveau scientifique. Je trouve ça triste mais en même temps c'est comme ça, la science est faite comme ça. Par la bande on essaie de jaser de tout ça. [...] Chacun dans nos projets de thèse on a essayé d'inclure cette question de la qualité de l'eau, mais on a du mal à l'arrimer aux objectifs généraux du projet. La haute direction du projet ne sera pas forcément d'accord pour dépasser une certaine quantité de ressources, parce que ce n'est pas l'objet du projet. [chetud 39]

La possible déconnexion entre les besoins des populations et ce qu'apporte le projet est mentionné aussi comme un facteur de démobilisation des communautés. On verra ci-dessous que ce décalage est aussi ce qui rend difficile le processus de restitution des résultats.

The perception of health risks associated to Chagas disease and Mercury contamination by traditional Amazonian agriculturalists and colonos alike may be eclipsed by other, more prominent health problems such as diarrhea, asthma, etc...that affect their daily lives. As such, I wonder if this may hinder adoption and acceptance of our pilot project (Pluphinho XXX, p. 30)

Les chercheurs interrogés rappellent que la détermination d'un objet de recherche dépend aussi d'autres facteurs que le seul besoin des populations concernées.

Faire de la recherche, cela suppose d'être dans le Zeitgeist. Il y a une part

du travail qui est d'obtenir des subvention, des possibilités de recherche qui sont aussi des contraintes. [chprof 18]

Parfois c'est l'idée même d'un alignement de la recherche sur les besoins qui est remise en question : d'une part, questionner la pertinence du projet de recherche peut relever de la mauvaise foi d'esprits jaloux ou chagrins¹⁷. Ce projet est aussi le reflet des contingences historiques du projet.

[question sur pertinence du projet relativement à la santé] Je pourrais répondre en te parlant de l'historique qui nous a conduit jusqu'ici. Ici il y a toute cette problématique de l'époque (garimpo, etc.), et dans le monde académique, les gens se rencontrent dans les évènements académiques, scientifiques, il existe des opportunités de recherche et de formations académiques, et les alliances se font, gens se rencontrent, et on forme une communauté avec des gens de partout dans le monde. Et c'est comme ça qu'est né un projet Caruso dont personne ne se doutait qu'il durerait si longtemps et aurait de telles suites avec le pluph, le slubh, etc. [chprof 4]

D'autre part, les potentialités de l'équipe qui se charge d'un projet ne sont pas totales, et donc on ne peut pas réellement choisir d'aborder tous les problèmes.

N'importe quel problème, tout problème de santé publique est pertinent [...] Bon, alors nous, pourquoi on fait une enquête sur le mercure et non sur la diarrhée ? Parce que de mon côté je ne suis pas spécialiste en microbiologie pour étudier les agents infectieux liés à ces problèmes par exemple. Après je fais ces recherches sur ce sujet parce que ça fait partie de ma trajectoire de formation, ce qui ne m'empêche pas de tenter d'attirer des collègues d'autres spécialités qui puissent étudier et donner des réponses aux problèmes plus urgents selon les villageois. Depuis que je suis professeur, je fais des efforts pour faire des articulations avec d'autres chercheurs qui pourraient faire cet apport. Mais c'est difficile à rencontrer, par exemple des collègues microbiologistes sur la qualité de l'eau. [chprof 4]

Parfois, des doutes taraudent des chercheurs concernant l'opportunité de travailler finalement à ce projet plutôt qu'un autre.

Des fois je me demande bien ce que je fais ici. Mais en même temps [...] Ce n'est pas à cause de ça qu'il ne faut pas travailler. Il faut bien se pencher sur ces problématiques là. Et il se trouve que c'est nous. [...] Mon père me dit, " pourquoi vous allez étudier tout ça en Amazonie alors que chez nous au Québec, tout près d'ici, il y a des problématiques graves. Pourquoi aller si loin ? ça ne te tente pas d'aller travailler sur les forestières du Québec ? " Je me dis, bon, il y a des gens qui le font déjà, je pourrais aller avec eux, mon apport pourrait leur être utile, mais en même temps je suis ici, c'est comme ça. Ça prend des gens qui étudient ça, il faut des gens qui étudient des problématiques de santé en Amazonie. Mais c'est dur de se faire dire ça

¹⁷ « J'ai reçu des critiques féroces pendant que je rédigeais mon doctorat notamment. Quelques auteurs brésiliens défendaient la thèse que l'on s'occupait de ce problème du Hg dans les populations amazoniennes, qu'on en faisait tout un foin, alors que c'était pas important, que les populations étaient plutôt menacées par la malaria, etc. Ma réponse, c'est : 1/ bon, d'accord, il n'y a pas de risque. Mais alors pourquoi vous faites de la recherche sur ce même sujet ? 2/ [Je doute que] le risque infectieux, les effets de ces maladies infectieuses dans la population, [soient] un argument pour ne pas faire de la recherche sur des problèmes de nature toxique. En résumé, il existe une ligne d'argumentation selon laquelle, " ah il ne faudrait pas faire ceci, alors que cela est plus grave, etc. ", mais en même temps il n'y a pas grand monde qui fait grand-chose pour tous ces problèmes infectieux non plus.. »

parce qu'ils ont raison. [chetud 39]

Bref : nécessité d'approfondir le débat sur l'alignement : qu'est-ce qui rend un objet de recherche *pertinent* du point de vue de la santé des populations ? Qu'est-ce qui le rend *légitime* comme projet de recherche ? Les éléments qui précèdent ne sont justement que des éléments pour ce débat¹⁸.

2) La restitution des résultats

Le « retour » ou la « restitution » des résultats de la recherche est identifié de part et d'autre comme un moment crucial. Deux citations choisies :

Si une recherche porte sur la communauté où l'on vit tous les jours, c'est intéressant. Mais si on n'a pas les réponses aux questions, alors là ça va pas. On veut les réponses des recherches sur le mercure dans le sol, le travail d'annie, de sky, etc. [...] A toutes les questions soulevées, on veut des réponses. Si le projet finissait comme ça, ce ne serait pas bien. [parsi 1]

La restitution des résultats, c'est très important. Et ça ne va pas passer en arrière d'autres priorités académiques. Pour nous, c'est une obligation morale. Ça vient du Caruso. [chprof 34]

L'attente des résultats est pour les habitants parfois sereine, parfois inquiète :

Je ne savais rien du barbeiro avant. Mais la maladie de Chagas, oui je connaissais. [...] J'aimerais bien savoir les résultats. Je ne sais pas ce qu'ils font des barbeiros, ils les ont emporté là, dieu seul sait ce qu'ils en font, de ces bestioles. [parsipla 15]

La restitution des résultats n'a pas été suffisante. Notamment sur le sang. [parsi 1]¹⁹

Des résultats entre « connaissances » et « bénéfiques »

Il semble rester quelques ambiguïtés concernant ce que sont, finalement, les résultats attendus. Chez les participants rencontrés pendant cette enquête, il est fait référence à deux sortes de « résultats ». D'une part, les habitants attendent des « résultats » au sens de connaissances permettant d'apprendre quelque chose à propos d'un phénomène. Par exemple :

Sur le mercure, on a eu la connaissance déjà depuis un bon bout de temps, déjà avec Nicolina, et vous qui avez pris la suite. On a appris beaucoup concernant le Hg. [parsi 44]

A gente accepta fazer estas coisas [responder questionarios, procurar barbeiros nas casas] porque é novidade pra gente. Eu gosto muito, asiim a gente aprende.[parsi 45]

¹⁸ Il serait intéressant d'examiner l'étude socio-économique des plantations à cet égard : jusqu'où les concepts économiques utilisés par le projet (rentabilité à moyen terme, assurance, etc.) peuvent-ils refléter « l'état d'esprit » des habitants et répondre à des besoins identifiés par eux ?

¹⁹ Le choix de ces 2 citations n'indique pas que les barbeiros et Chagas soient le seul sujet d'inquiétude concernant les résultats. Certaines données recueillies inclineraient d'ailleurs à penser au contraire que le sujet, à Araïpa en septembre 2010, ne suscitait pas gros débat. L'agent de santé déclarait en effet : « Je n'ai pas connaissance de polémique ici à propos des barbeiros ».

En ce sens, certains habitants demandent des résultats riches en informations et connaissances nouvelles, précisément des *explications* :

- Você tem umas dicas sobre apresentação dos resultados?

- *Sim, tem que explicar melhor; explicações como desenhos, por exemplo um desenho com a semente, a planta, o crescimento. Tem que explicar o processo para não deixar dúvidas. [parsi 45]*

C'est aussi ce qu'explique un témoin privilégié du projet :

Pour la restitution des résultats [...] il faut montrer des cartes l'évolution [de la déforestation] en 30 ans. Pour conscientiser [les habitants]. La région est dévastée par les pâturages. [staff 33]

Uma cartilha, c'est une bonne idée, car ça permet d'y repenser; de repasser ça aux élèves [...] Dans une cartilha, il faudrait refaire toute la chaîne, passer du Hg aux plantios en passant par le barbeiro. [staff 33]

Le résultat c'est un élément de savoir. Mais « résultat » désigne aussi parfois, non pas un *savoir*; mais un *effet* ou une *retombée positive* pour les habitants.

[O estudo das praticas de alimentação], que beneficio traria pra pessoas da comunidade ? É feito pra ver as mudanças que vai ter na alimentação das pessoas. E se mudar pra pior, vai trazer beneficios pra comunidades ? Que solução sera tomada ? Não sei. [parsi 45]

[Question sur les retombées du projet concernant l'amélioration de la qualité de vie :] Pour l'instant, non, je dirais que nous n'avons rien à nous mettre sous la dent. [parsi 44]

[Pourquoi est-ce que vous participez ?] Pour que tout ce que nous n'avons pas eu, nos petits-enfants puissent l'avoir. [parsi 10]

Ces résultats qui ont un impact en pratique sont qualifiés d' « exacts » dans ce témoignage concernant le Caruso :

O pessoal queria um " resultado exacto ". Por exemplo, o pessoal falava: " eles fazem tantos estudos, tanta pesquisa, mas ainda não acharam um remedio contra o mercurio ? ".

- Mais le résultat sur l'effet protecteur de la consommation de fruits ?

- *Pois é, isto foi um resultado. [staff 16]*

Ou encore :

Fernando achou muitos barbeiros. Mas ele não trouxe os resultados. O barbeiro se alimenta de sangue das [nom de l'animal sylvestre incompris...]. A gente tem perguntas, por exemplo, se a gente comer caça, traria risco pra gente ? [parsi 45]

D'après ce qui précède, on perçoit une possible ambivalence entre ces différentes attentes de résultats :

- Des explications scientifiques pédagogiquement présentées ;
- Des conseils pratiques assimilables
- Des retombées bénéfiques pour les individus et les communautés

Les chercheurs peuvent être, dès lors, un peu gênés à l'approche du moment de restitution

des résultats. La question cruciale est celle-ci : *Y-a-t'il un point commun entre ce qu'attendent les gens localement et ce que les chercheurs pensent pouvoir ou devoir donner ?*

Du côté des chercheurs, les résultats obtenus peuvent paraître ne pas réussir à atteindre l'objectif fixé par le projet : plusieurs chaînons manquent encore entre les résultats de chaque sous-projet et la prévention primaire des dégradations conjointes de l'environnement et de la santé²⁰. En face, tout se passe comme si les participants ne savaient pas précisément qu'attendre de ce projet, comme s'ils le considéraient comme une opportunité dont il faut profiter, sans parvenir précisément à savoir comme le faire.

Lors d'une réunion de septembre 2010 à São Tomé, un participant demandait ce que le projet pouvait faire pour faire avancer l'agenda prioritaire d'un accès à l'eau potable et à l'électricité. Un chercheur tenta alors de clarifier les choses :

Acho que a gente tem um papel que é de pesquisa. Por exemplo, estudar o que acontece aqui, e possivelmente usar nosso estudo para servir de base pra elaboração de políticas. Em relação a os plantios, a gente tem contatos com a Embrapa para fornecer mudas, em função do projeto. Mas a gente não tem como falar "a gente pode pedir energia". Esta função, a gente não tem. Mas a gente pode trocar ideias, por exemplo se vocês se organizar para trazer água potável, a gente pode trazer informações para vocês, por exemplo : " par pedir água potável, é só via a prefeitura, não tem outro jeito ". A gente pode ver como vocês podem conseguir esta informações. A gente pode trocar ideias para saber também como vocês podem se organizar para trazer informações. É isto que a gente pode fazer. [chetud 19]

Cet effort de distinction et d'articulation entre ce qui relève du projet de recherche (*estudar, trocar ideias, conseguir informações*) et ce qui relève des pratiques (*elaboração de política, pedir energia o água, se organizar, etc.*) met précisément le doigt sur un problème de frontière qui se pose constamment.

Comment procéder ?

A ce problème de clarification de ce qu'est un « résultat » s'ajoutent des enjeux de procédure.

D'abord, la composition interdisciplinaire de l'équipe de recherche soulève une difficulté de communication (déjà notée dans la première partie). Qui donne les résultats de quoi, et au nom de qui ? Cette complexité semble pointée dans la déclaration d'un participant :

A devolução dos resultados ficou mas o menos. As vezes, a gente espera uma coisa e tem outra coisa. Christine vem fazer algo. Emilie é do mesmo estudo que Christine. A gente não sabe o resultado de Christine. A ultima vez, Annie falou dos resultados da pesquisa de Natacha e de Angela. Não lembro do tema, mas era um estudo nos plantios. [parsi 45]

De plus, comme les participants ne sont pas nécessairement à même de faire le lien entre les différents sous-projets, une synthèse apparaît nécessaire. Sur quelle base cette synthèse sera-t-elle produite ? Y-a-t'il un consensus au sein de l'équipe concernant les principaux résultats et leurs sens dans le contexte des communautés ?

²⁰ La perception que des chaînons manquent entre la recherche et la pratique peut être renforcée si l'on doute que la recherche est pertinente dans son approche et son objet. Un tel lien entre pertinence globale et investissement sur les résultats n'a rien d'improbable mais reste à étayer.

Il existe en fait une tension entre différentes approches de la restitution des résultats²¹ : L'approche « diffusion » et l'approche « co-construction » des connaissances. Dans la première approche, les résultats de recherche sont transférés de la communauté scientifique vers les milieux concernés. Cette approche renvoie tantôt à une éthique de l'« expert » selon laquelle celui qui sait s'adresse à celui qui ne sait pas, tantôt à une éthique « démocratique de la connaissance » selon laquelle les citoyens sont reconnus dans leur droit à accéder aux produits de la recherche. Dans les deux versions de cette approche, la communication demeure cependant essentiellement unidirectionnelle. Certains chercheurs revendiquent explicitement cette première approche.

Concernant le retour des résultats, ça devrait être un passage d'information. Il faut le faire simplement et clairement. On ne devrait pas chercher à tout animer. [chprof 34]

Cependant, on reconnaît que ce transfert de résultat nécessite des compétences.

Est-ce que c'est le rôle des chercheurs de faire le retour des résultats ? Jusqu'à présent, on s'est dit que oui, c'était notre mission, mais on l'a fait "à la mitaine", sans le préparer suffisamment. Or, cela prend des compétences, des savoirs-faire. [chprof 23]²²

Dans la seconde approche, celle de la « co-construction », le partage des connaissances prend la forme d'un apprentissage mutuel alimenté de façon continue par des résultats de recherche entre partenaires complémentaires mais placés sur un pied d'égalité. Les savoirs sont co-produits de façon participative : les résultats, ce ne sont pas seulement les données de recherche mais aussi la rencontre et le partage entre plusieurs sources de connaissances, dont le savoir expérientiel des habitants.

Certains chercheurs revendiquent – au moins en principe – cette seconde approche. Même si un chercheur estime que

... sur la partie restitution des résultats, il y a presque un consensus. Tout le monde est d'accord pour que ça se fasse au prochain terrain, qu'il y ait des ateliers de transfert et appropriation des connaissances à partir des activités qui leur parlent. [chetud 39] ...

Il reste que le choix commun, explicite et opérationnel d'une approche propre au projet et commune à tous ne semble pas tout-à-fait fixé. Ce choix dépend pour une part de la personnalité, de l'histoire de chaque chercheur et pour une autre part de la discipline considérée : on ne partage pas de la même façon des résultats concernant des processus hydrologiques, des activités agricoles, des risques de santé, etc. Ce choix dépend aussi du temps et de l'importance effectivement consacrée à une activité qui est demandeuse en temps et en engagement, sans être toujours reconnue comme une activité de recherche à proprement parler.²³

Johanne : Les données que nous avons recueillies lors du dernier « retour des résultats » de Caruso (qui s'est fait sous forme d'ateliers et de groupes de discussion) montrent bien tout le rôle de ce processus dans le

²¹ Adapté de RRSPQ REF

²² La figure d'un courtier de connaissances a été évoquée. Ouvrir une maîtrise sur ce sujet ? Ouverture sur l'éducation relative à l'environnement (cf. Lucie Sauvé). Une personne connaissant d'une façon toute particulière le projet faisait une proposition : « Ce qui serait intéressant, ce serait de former un ou deux membres de la communauté aux sujets qui sont traités par le projet. Il y a une institution à Stm qui fait de la formation de ce genre [nom?]. Le projet pourrait envoyer ces gens à cette formation, ils feraient le travail de repasser, qui demande d'être présent sur place. » [staff 9]

²³ « Le temps passé à la restitution des résultats, ça coûte cher ! C'est assimilable à du temps perdu » [chprof]

développement du lien de confiance.

Ceci s'inscrit au même que d'autres « dilemmes » que tu as souligné dans le texte entre la « recherche classique » et la « recherche participative ». Il semble que la seconde ait été parfois retenue plus par obligation que par conviction (comme la seule manière d'obtenir la nécessaire collaboration des communautés) »

Une situation de conflit d'intérêts ?

Un risque a été identifié par certains acteurs interrogés concernant les motifs du partage des résultats. Le risque serait de prendre les moments de partage de résultats comme un moyen de renforcer l'acceptabilité locale de la recherche. [Mais est-ce que c'est vraiment un risque : Johanne dit « Un risque ou un « effet pervers inévitable »? Retourner les résultats, c'est contribuer à bâtir la relation de confiance et donc rendre la recherche plus « socialement acceptable » (pour prendre une expression à la mode) »?

Ce qu'on appelle la restitution des résultats, cela ressemble parfois à de la propagande pour les plantations. Finalement, c'est une façon de convaincre les gens que les plantations vont marcher. [chetud 40]

En septembre 2010, plusieurs participants se disent d'une façon ou d'une autre déçus par les résultats des plantations. On conseille alors aux chercheurs de ne pas prétendre le contraire :

Pour la restitution des résultats, c'est important d'admettre les erreurs pour que le discrédit ne soit pas trop général [...] Les plantios sont l'aspect avec le moins de résultats aujourd'hui. [staff 33]

On retrouve de nouveau une difficulté repérée dans la première partie de cette enquête : comment identifier le résultat d'une recherche-action ? Les difficultés liées à la mise en place d'un système agricole alternatif, tout en empêchant la pleine réalisation de cette intervention, ne sont-elles pas justement en même temps des informations intéressantes – positives en fait – du point de vue de la recherche ? Mais alors, que signifierait, du point de vue des participants, qu'un résultat « mauvais » soit présenté simultanément par les chercheurs comme un résultat intéressant ? C'est peut être là que l'on aperçoit certaines limites de l'approche diffusionniste et l'intérêt corrélatif de l'approche de co-construction. C'est ce que suggère un membre de l'équipe de recherche :

Ça a un rapport à toute notre conception de base. Il manque un step à la participation justement. J'ai l'impression que dans le projet, on a toujours cette grande conscience de présenter quelque chose à la communauté, mais qui se veut toujours un message pré-fait, pré-pensé, avec des trucs ... peut-être des trucs cachés. Il faut qu'on leur serve « une belle affaire », une chose qui soit parfaite, comme une belle image. Je trouve que ça n'a pas rapport : on peut discuter avec ceux. Justement, il n'y aurait peut être pas tant d'attentes envers nous, envers ces résultats (le fait que ça doive donner quelque chose) s'ils faisaient davantage partie du processus, s'ils discutaient davantage de ces questions là avec nous. Ils verraient que c'est humain, que ce n'est pas magique. [chetud 12]

L'idée qu'un processus de recherche perd de son mystère à mesure qu'il est partagé et discuté de façon transparente est un argument en faveur de l'approche co-constructionniste du partage des connaissances. Dans cette optique, partager des connaissances ce n'est plus

seulement diffuser un savoir, c'est aussi permettre à chaque partie d'avoir voix au chapitre et donc établir un monde commun dans lequel les objets, procédures et résultats de la recherche font sens pour les uns et pour les autres.

Arrêtons nous une dernière fois sur l'idée d'un double agenda de la restitution des résultats, agenda de diffusion des connaissances et de conviction de l'opportunité de la recherche elle-même. Le risque serait ici que ce double agenda mette les chercheurs en situation de conflit d'intérêts : la présentation des résultats serait orientée de façon à justifier *a posteriori* la recherche conduite.

C'est peut-être là l'un des enjeux les plus délicats posé concernant la restitution des résultats de l'étude éco-épidémiologique de la maladie de Chagas dans la région. Pour autant qu'on le sache [merci de me corriger si je me trompe], il n'y avait au mois de janvier 2011 encore aucun consensus clair et bien étayé concernant l'importance du risque pour la santé humaine. Alors que le modèle éco-épidémiologique associant prolifération des palmiers et présence d'insectes vecteurs possiblement porteurs du parasite a été bien validé, il semble qu'aucun cas autochtone de séropositivité au parasite n'est venu renforcer l'idée d'un risque avéré de contracter localement la maladie pour les humains.

Si c'est bien le cas, cela conduit les chercheurs dans une position très délicate. Il leur faut transmettre aux habitants, de façon objective, les informations fiables et consensuelles sur le risque épidémiologique de maladie ; ne pas les inquiéter – en tous cas pas à tort ; et défendre la thèse, devant les pouvoirs publics et possibles financeurs que ce problème est pourtant un vrai problème de santé publique. Être objectif ; rassurant localement ; et convaincre le reste des acteurs de la réalité du problème ... voilà des positions difficiles à tenir ensemble.

3)Des effets secondaires ... vertueux ?

Notre analyse a jusqu'ici insisté tout particulièrement sur les situations où les intérêts des chercheurs et des habitants ne convergent pas, sur les inégalités de pouvoirs entre les deux partenaires, sur la diversité des visions du monde et le décalage de valeurs, sur les épistémologies hétérogènes...

Et pourtant, une rencontre a effectivement lieu.

Vous êtes les bienvenus ici. Vous êtes les seuls à venir nous voir. Personne ne vient ici. [parsi 8]

Des connexions entre ces « mondes » se produisent, entraînant des conséquences diverses. Il faut donc bien distinguer les « résultats » (*outputs*) et les « effets » de la recherche (*outcomes, impacts*). Les effets sont les conséquences intentionnelles ou non-intentionnelles, à court, moyen ou long terme, de la recherche. Un projet de recherche comme le Pluph peut par exemple avoir des « effets secondaires » en termes de renforcement ou réduction des capacités, de création ou de destruction d'opportunités, de perturbations, etc. Ces effets sont peut-être pour quelque chose d'au moins aussi significatif que les « résultats »

Il est important de prendre en considération ces effets, mais ceux-ci sont difficiles à objectiver. Par exemple, comment savoir quelles sont les effets politiques du Pluph quant aux relations que les villages participants entretiennent avec les autres villages de la région ? Le fait d'inclure dans le projet de recherche des questions concernant l'impact du projet lui-

même est de ce point de vue tout à fait intéressant²⁴. En effet, si l'on se met du point de vue des habitants de São Tomé, Araïpa et Nova Estrela, le projet Pluph est effet un événement aléatoire qui est survenu, qui les affecte et avec lequel ils doivent composer. Cet événement est lui-même composite (questionnaires, prélèvement d'échantillons, réalisation d'une évaluation éco-épidémiologique de la maladie de Chagas, rencontres avec des chercheurs dotés de personnalités diverses, résultats multiples, etc.) et est pluralisé en de multiples perspectives individuelles, collectives, variant selon les lieux et dans la durée, au gré de la survenue d'autres événements indépendants.

Reconnaître que les populations locales ne se saisissent pas seulement des choses qui sont intentionnellement proposées par les chercheurs mais s'adaptent et réadaptent à leur propre perspective le projet-événement, cela conduit à un changement radical de regard vis-à-vis des populations locales. Elles ne sont plus seulement des destinataires de projets décidés ailleurs, elles sont aussi des *acteurs* dotés d'une certaine capacité à s'y adapter et surtout de les adapter à elles – si du moins on leur laisse la chance de le faire effectivement. Cette reconnaissance de l'autonomie des populations locales conduit à faire des communautés, non pas seulement un terrain d'expérimentation qu'on préserve parce qu'ils peut continuer à offrir les moyens de produire des résultats scientifiques (comme quand on dit de « *ne pas griller les communautés* »), mais aussi parce qu'il s'agit d'un acteur dont le point de vue n'est pas moins valable, riche de potentialités et capable de liberté que celui des chercheurs.

La *réciprocité* a alors une chance de devenir une valeur constitutive. Elle peut être posée comme pièce maîtresse apte à orienter l'*ethos* de la recherche.

Lors d'un cours en Amazonie organisée en août 2010 avec des étudiants du Québec et du Brésil, une rencontre avec des habitants qui étaient aussi des participants du projet a été organisée sur le bateau-école.

Une femme aurait dit : « *J'espère que mes enfants iront là pour vous étudier* ».

Bibliographie

Aristote. 2008. *La métaphysique*. Garnier-Flammarion.

Berçot, M., 2009. Uma questão de perspectiva: os enfoques especialista e local sobre o contexto de saúde e ambiente na região do médio Tapajós, Amazônia brasileira. Tese de mestrado : Universidade de Brasília, Centro de Desenvolvimento Sustentavel.

Cartwright, N., 1999. *The dappled world. A study of the boundaries of science*, Cambridge: Cambridge University Press.

Chamayou, G., 2008. *Les corps vils. Expérimenter sur les êtres humains aux XVIII^e et XIX^e siècles, Les empecheurs de penser en rond: La Découverte*.

²⁴ Inclusion envisagée dès l'été 2010 dans les réunions du Pluph social à propos d'un questionnaire commun, dans lequel figurait une liste des événements vécus par les communautés, aux côtés de l'arrivée d'une scierie dans le bassin d'activité, d'une inondation, d'une peste agricole, d'une épidémie ou d'une politique publique.

Rapport Belmont (Commission Nationale Américaine, 1978). tr. fr. dans Médecine et expérimentation, Cahiers de bioéthique. Québec: Presses de l'Université Laval, 1982, p. 233-50.

Foucault, Michel : 1985. « La vie l'expérience et la science », Revue de métaphysique et de morale, n° 90.

Fuller, S., 2001. Social epistemology, Bloomington, Indianapolis: Indiana University Press.

Hacking, I., 2001. La construction sociale de quoi ? Paris: La Découverte.

Kitcher, P., 2010. Science, vérité et démocratie, Presses Universitaires de France – PUF.

Lacey, H., 2005. *Is science value free? Values and scientific understanding*, Philosophical Issues in Science, London et New-York: Routledge.

Lacey, H., 2008-2010. *Valores e atividade científica, vol. 1 e 2*. São Paulo, Editora 34.

Mertens F. et al., « Network Approach for Analyzing and Promoting Equity in Participatory Ecohealth Research », *EcoHealth* 2, n°. 2 (2005): 113-126, <http://www.springerlink.com/content/m777778250263431/>.

Nietzsche, Friedrich. 2000. *Par-delà bien et mal*. Trad. Patrick Wotling. Paris: Flammarion.

Platon, 1993. *Le sophiste*. 1 vol. G.F., ISSN 0768-0465 ; 687. Paris: Flammarion.

Reverby, Susan M. 2011. « “Normal Exposure” and Inoculation Syphilis: A PHS “Tuskegee” Doctor in Guatemala, 1946-1948 ». *Journal of Policy History* 23 (1): 6-28.

Romana 2004 « Eco- épidémiologie ». In Lecourt D (ed), *Dictionnaire de la pensée médicale*. Presses Universitaires de France, Paris, 378-382

Shrader-Frechette, K., 1994. Ethics of scientific research, Lanham: Rowman & Littlefield.

Shore, Nancy. 2007. « Community-Based Participatory Research and the Ethics Review Process ». *Journal of Empirical Research on Human Research Ethics: An International Journal* 2 (1) (mars 1): 31-41. <http://www.jstor.org/stable/10.1525/jer.2007.2.1.31>.

Shore, Nancy, Kristine A. Wong, Sarena D. Seifer, Jessica Grignon, et Vanessa Northington Gamble. 2008. « Introduction to Special Issue: Advancing the Ethics of Community-Based Participatory Research ». *Journal of Empirical Research on Human Research Ethics: An International Journal* 3 (2) (juin 1): 1-4. <http://www.jstor.org/stable/10.1525/jer.2008.3.2.1>.

Annexe : Fiche d'information distribuée aux personnes interrogées

Nicolas Lechopier

Post-doc Global Health Research Capacity Strengthening Program (Québec)

Maître de Conférence à l'Université Lyon1, S2HEP, Bât. La Pagode, F-69622 Villeurbanne (France)

Email : nicolas.lechopier@gmail.com

Sr, Sra,

Você é pesquisador ou estudante no projeto Pluph ou você tem um olhar informado sobre o mesmo. Dr. Nicolas Lechopier lhe convida para participar num estudo sobre os aspectos éticos da pesquisa.

Este estudo faz parte de um projeto de pós doutorado mais amplo, conduzido com uma bolsa do programa Global Health Research Capacity Strengthening Program que implica outros estudos de caso de pesquisas em saúde mundial financiados pelo programma Teasdale-Corti do CRDI :

- Trauma Global Health (Guatemala)
- Cambio-Red (Mexico)
- Increasing research capacities on infectious diseases (Honduras)

Os objetivos do estudo sobre a ética são :

- Descrever o ethos da pesquisa a partir de observações e entrevistas. O ethos, ou seja a economia moral da pesquisa, são o conjunto de abordagens, discursos, valores e práticas que são realizadas no projeto Pluph.
- Favorecer, por meio de um estudo empírico incorporado nas atividades de pesquisa, a reflexividade ética dentro do projeto Pluph bem como nas demais pesquisas em saúde mundial.

As fontes de dados utilizados para realizar esta pesquisa qualitativa são :

- Entrevistas abertas ou semi-estruturadas com pesquisadores, estudantes, participantes e outros atores implicados no Pluph.
- Observações das práticas de pesquisa nos escritórios, encontros científicos e no campo.
- Consultas de arquivos (pautas e relatos de reuniões, relatórios, publicações, etc.)
- Atividades (reunião, seminário, workshop, etc.) sobre ética da pesquisa realizadas com os pesquisadores e estudantes.

Tomando em consideração que as questões de ética podem causar fortes sentimentos de incoforto e ter consequências possivelmente importantes sobre a reputação profissional, este estudo no qual você participa respeitará os dois princípios seguintes :

- *Transparência* : qualquer participante será informado dos objetivos do estudo, do uso do dados que não terá outra finalidade além daquela acadêmica ou científica.
- *Confidencialidade* dos dados pessoais : nenhuma informação pessoal será revelada pelo responsável do estudo; as publicações geradas pelo estudo comportarão somente informações anônimas e resultados de interesse geral. Entretanto, as análises de casos particulares não podem ser completamente anônimos na medida que os protagonistas podem reconhecer as pessoas e situações.

Ademais, este estudo poderia ter vantagens para os participantes, inclusive os pesquisadores, porque ele tem a meta de ampliar a reflexividade ética nas práticas de pesquisa. Na medida do possível, você terá a oportunidade de comentar e criticar um relatório preliminar. Os resultados serão divulgados para os participantes pelo meio de publicações e eventualmente de atividades de formação e grupos de discussão.

Esperando que você terá interesse em participar deste estudo, eu ficou a sua disposição para qualquer complemento de informação,

N.L.